

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE

RÉSERVÉ A LA ZONE DES ARMÉES

B.D.I.C.

Londres en temps de guerre

Peu de tableaux sont plus intéressants que, depuis quelques mois, « Londres en temps de guerre ». Pour celui qui a, pendant de longues années, connu la géante métropole industrielle, affairée, débordante de vie, avec ses colonies d'étrangers : Français flâneurs du Soho, Italiens de Clerkenwell vendeurs de glaces ou de châtaignes selon la saison, juifs slaves de l'East-End, boulangers et charcutiers allemands aux étalages affriolants et, tous les soirs, les public-houses grouillant d'une foule bruyante, la transformation d'aujourd'hui est saisissante.

Il n'y aurait pas excessive exagération à avancer qu'on ne voit plus dans la capitale que des uniformes khaki et des femmes. Ce ne sont dans les rues que défilés de volontaires et, dans les parcs, que masses humaines manœuvrant sous la direction d'instructeurs. En même temps, sur les murs, sur les boutiques, sur les taxis, trams et automobiles, partout, en un mot, s'étaient, imprimés, les appels les plus énergiques, les adjurations les plus pathétiques : « Pourquoi n'êtes-vous pas en khaki ? » « Le Roi et votre pays ont besoin de vous. » « Si vous avez plus de dix-huit ans et moins de trente-huit, que vous ne soyez pas invalide, votre place est sur le front », etc., etc.

Les recruteurs sont psychologues ; ils connaissent la puissance des majuscules et de l'image sur le cerveau impressionnable des masses. Aussi, à côté des apostrophes lapidaires en lettres de six pouces, les placards présentent-ils des enluminures suggestives, des ombres chinoises guerrières et civiques bien propres à émouvoir. Ici des silhouettes de soldats montant la garde aux tranchées, et ces mots : « N'allez-vous pas les aider un peu ? Enrôlez-vous ! » Là une fillette sous les ruines d'une maison bombardée ou encore, sur l'immense affiche d'un théâtre, des femmes défendant leur honneur de la bonne manière, à coups de rifle et de mitrailleuse. Au-dessous du portrait du feu maréchal Roberts, cette question sévère : « Il a fait son devoir ; ne ferez-vous pas le vôtre ? » Et aussi cette autre question troublante adressée par une blonde fillette à son père : « Papa, que faisiez-vous pendant la grande guerre de 1915 ? » Le père semble plutôt mal à l'aise.

Ces moyens de tenir en éveil l'opinion publique en remuant une foule non blasée, souvent même ingénue à l'excès, sont nécessaires dans un pays où, jusqu'ici, les armées n'ont été formées que par voie de libre enrôlement. L'Angleterre va-t-elle se résoudre à établir la conscription ? C'est le secret des dieux, mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle est décidée plus que jamais à lutter jusqu'à la victoire décisive.

Ce sentiment d'inébranlable résolution s'exprime partout, dans les journaux, les romans, les nouvelles, dans les chants pa-

triotiques qu'entonnent en chœur, dans les grands parcs, soldats et civils.

C'est avec une satisfaction profonde que les Londoniens ont lu, la semaine dernière, sur les placards des journaux, cette information sensationnelle : *German line broken* (la ligne allemande rompue). Dix mois et demi de guerre n'ont ici ni blasé le public ni émoussé sa foi et ses espoirs.

Certes, il serait inexact de prétendre que l'Angleterre ne ressent pas lourdement le poids de la terrible guerre qui lui prend sa chair vivante et son or, mais l'élan en faveur des enrôlements ne s'est jamais arrêté. Chaque fois, d'ailleurs, qu'il semblait faiblir, quelque nouvelle atrocité allemande est venue à point nommé lui donner une nouvelle impulsion !

MM. Poincaré et Millerand visitent les arsenaux militaires

Le Président de la République a visité lundi, l'arsenal de Tarbes. Ce voyage étant effectué incognito, aucune réception officielle n'a eu lieu. Le service d'ordre comprenait des troupes de la garnison et plusieurs brigades de gendarmerie.

Le train présidentiel, venant de Paris par Bordeaux, a dépassé la gare pour venir stopper au passage à niveau de la route de Vic, à quelques pas de l'atelier de construction.

M. Poincaré, qui était accompagné de M. Millerand, ministre de la guerre, du général Duparge, chef de la maison militaire, a été salué, à sa descente du train, par M. Blet, préfet, et par M. Gibrac, adjoint au maire.

Le cortège s'est rendu immédiatement à l'arsenal, où le Président a été reçu par le colonel Roblin, directeur. Tous les ateliers ont été visités minutieusement par MM. Poincaré et Millerand. Les ouvriers étaient en plein travail.

Au cours de la visite, cinquante médailles du travail ont été distribuées aux anciens ouvriers.

Vers midi, le Président et sa suite ont regagné le train présidentiel, qui est parti à midi 10 pour Toulouse et Cette.

Continuant leur visite des établissements militaires du Sud-Ouest et du Midi, MM. Poincaré et Millerand sont arrivés à Toulouse dans l'après-midi.

Ils ont été reçus à la gare Matabiau par M. Lucien Saint, préfet de la Haute-Garonne, le général Goetschy, commandant la 17^e région, M. Jean Rieux, maire de Toulouse, et diverses notabilités.

Le Président de la République a décoré, au cours de ses visites, plusieurs ouvriers civils et militaires. Le train présidentiel a quitté Toulouse trois heures plus tard, se dirigeant vers Cette.

A l'arrivée et au départ du chef de l'Etat, une foule enthousiaste se pressait sur les boulevards et aux abords de la gare.

Faits de guerre

DU 11 AU 15 JUIN

En Belgique, dans la nuit du 13 au 14 juin, les troupes belges ont jeté un bataillon sur la rive est de l'Yser, au sud du pont du chemin de fer de Dixmude et se sont organisées sur le terrain conquis. Elles ont également détruit un blockhaus établi par l'ennemi aux abords du château de Dixmude.

Dans la région au nord d'Arras la lutte d'artillerie a continué avec la plus grande violence de nuit et de jour. Nous avons consolidé nos positions en avant de Neuville-Saint-Vaast. Dans ce village nous avons trouvé trois pièces de 77, trois lance-bombes, une quinzaine de mitrailleuses ensevelies ou endommagées, un millier de fusils avec 800,000 cartouches, plusieurs milliers de grenades, des quantités d'obus de 105, d'appareils incendiaires, d'outils de parcs, de caisses d'explosifs, d'équipements et de vivres.

Dans la nuit du 11 au 12 juin, nous avons réalisé de nouveaux progrès dans le fond de Buval et dans la région du Labyrinthe.

Dans la journée du 12, un épais brouillard a gêné les opérations. En dépit du bombardement dirigé par l'ennemi sur nos positions et plus particulièrement sur le plateau de Notre-Dame-de-Lorette et sur la région Aix-Noulette, Ecurie, nous avons réussi à organiser le terrain conquis par nous précédemment. Notre artillerie a dirigé sur les tranchées et les batteries allemandes un tir très efficace.

Pendant la nuit du 12 au 13, nous nous sommes emparés de la station de la voie ferrée à Souchez. Dans la partie sud du Labyrinthe où s'est engagée une lutte opiniâtre à coups de grenades, nous avons maintenu nos positions.

Dans l'après-midi du 13 nous avons attaqué la crête, très fortement organisée par l'ennemi, au nord de la sucrerie de Souchez. Après l'avoir enlevée d'assaut, nous avons tenté de nous y organiser sous un feu d'artillerie intense ; mais en fin de journée une violente contre-attaque nous a fait perdre une partie des tranchées conquises quelques heures auparavant. A l'est de Notre-Dame-de-Lorette une vigoureuse action d'infanterie nous a rendus maîtres d'un ouvrage allemand.

Dans la nuit du 13 au 14 juin nous avons consolidé les positions conquises à l'est de Notre-Dame-de-Lorette et gagné 150 mètres environ à droite de ces positions ; nous avons repoussé plusieurs attaques contre nos tranchées de la route de Souchez à Aix-Noulette et progressé dans la partie sud-est du Labyrinthe.

Dans la région d'Hébuterne, nous avons conquis de nouvelles positions dans la soirée du 10 juin et repoussé une contre-attaque dans la matinée du 11 ; nous avons ensuite continué à progresser, entamant les

lignes allemandes sur un front de 2 kilomètres et une profondeur de 1 kilomètre. Au cours de ces actions, nous avons capturé trois mitrailleuses et fait 150 prisonniers, parmi lesquels un chef de bataillon; en outre, de nombreux blessés allemands ont été recueillis dans nos ambulances. Les cadavres ennemis se comptent par centaines.

Dans la matinée du 12 juin, l'ennemi a lancé une contre-attaque qui a été facilement enrayée.

Dans la matinée du 13, nous avons attaqué les tranchées allemandes voisines de la route de Serre à Mailly-Maillet; notre infanterie a enlevé d'un seul élan les trois premières lignes et atteint ainsi ses objectifs, faisant plus de cent prisonniers appartenant à quatre régiments différents, dont le 170^e. Ces prisonniers ont déclaré qu'au cours des combats précédents nous avions infligé des pertes très fortes aux troupes allemandes; certaines unités lancées dans les contre-attaques ont été anéanties dès leur formation.

Dans la journée, l'ennemi a essayé de se reporter en avant, mais il a été aussitôt arrêté. Notre artillerie a provoqué dans le village de Puisieux une très forte explosion suivie d'une panique que nous avons aggravée par notre feu.

Dans la journée du 14, nous avons arrêté par un tir de barrage très efficace une attaque contre les tranchées enlevées par nous sur la route de Serre à Mailly-Maillet. A la suite de cet échec, l'ennemi a violemment bombardé nos positions.

Entre l'Oise et l'Aisne, dans la région de la ferme Quenervières, nous avons fortement établi nos tranchées au contact immédiat de l'ennemi. Après un violent bombardement, l'ennemi a tenté de reprendre les tranchées conquises par nous au sud de la ferme. Dans la journée du 13 juin, nous lui avons infligé un échec complet, et en le poursuivant nous avons gagné du terrain. Dans la journée du 14, nous avons continué de progresser dans les boyaux et les sapes de l'ennemi, dont les reconnaissances ont éprouvé des pertes sérieuses. Dans la nuit du 14 au 15, nous avons repoussé complètement une attaque de l'ennemi.

Une pièce allemande à longue portée a lancé deux projectiles sur Compiègne; il n'y a eu aucune victime ni aucun dégât.

La ville de Soissons a de nouveau été bombardée dans la journée du 13; elle a reçu 120 obus.

Des actions d'artillerie assez vives se sont déroulées dans le secteur est de Reims et sur le front Perthes-Beauséjour. L'ennemi n'a pas renouvelé ses tentatives d'attaques contre nos tranchées de Beauséjour, théâtre des derniers combats, dont nous demeurons entièrement maîtres.

En Lorraine, notre progression se poursuit sans interruption dans la région d'Embernénil et de la forêt de Parroy; dans la journée du 14 juin, nous avons gagné du terrain d'une manière appréciable.

FRONT RUSSE

Le butin fait par les Russes pendant les combats des 8, 9 et 10 juin, dans la région de Jarawno, confirme l'importance du succès qu'ils ont remporté, en obligeant les Austro-Allemands à repasser sur la droite du Bniester: 16.000 prisonniers et un grand nombre de mitrailleuses et de canons sont restés entre leurs mains.

Dans la région de Chavli et sur le front de la Doubissa, des combats acharnés ont été livrés. L'offensive allemande a été brisée.

Par des contre-attaques énergiques, les Russes ont reconquis les tranchées qu'ils avaient perdues au nord de Prasnich.

En Galicie, la bataille a repris avec violence entre le San et Mosciska. Les Austro-Allemands

ont réussi à franchir la rivière Lubaczewka, dans son cours inférieur.

Sur le Bniester, les Autrichiens ont attaqué près de Zaleszki et cherché à traverser le fleuve, mais ils ont été repoussés. Plusieurs compagnies de chasseurs tyroliens ont été dispersées, abandonnant de nombreux prisonniers. L'armée du Caucase a repoussé plusieurs contre-attaques turques dans la région d'Olty et continué à progresser dans l'Arménie orientale. De nombreux Kurdes se sont rendus.

FRONT ITALIEN

En plusieurs points, le long de la frontière du Trentin et de Carnie, les Autrichiens ont essayé, par des actions de nuit, d'entraver les progrès des opérations italiennes. Mais ils ont été repoussés. Les Italiens ont conservé les positions conquises, et ils ont poursuivi leur offensive, notamment dans la région montagneuse de Volaja. Malgré une résistance opiniâtre de l'ennemi, retranché dans des gorges d'un accès très difficile, ils ont occupé le col de Valentina.

Dans la région du Monte-Nero, l'artillerie italienne a dirigé son tir sur un camp ennemi. L'artillerie lourde a ouvert le feu contre la forteresse de Malborghetto et obtenu des résultats importants.

Dans la vallée de l'Isone, les troupes italiennes ont consolidé les positions occupées sur la rive gauche de la rivière.

Depuis le début des hostilités, les Italiens ont occupé 4.000 kilomètres carrés de territoire autrichien. Ils ont pénétré le long de la frontière alpine sur 250 kilomètres. Enfin 27 kilomètres de côtes sont en leur possession.

AUX DARDANELLES

Les opérations

Après leur débarquement dans la presqu'île de Gallipoli, les troupes anglo-françaises ont eu d'abord à repousser une série d'attaques prononcées avec une grande violence par un ennemi brave et déterminé (combats des 28 avril, 2 et 4 mai).

Puis elles ont pris l'offensive, afin de gagner une zone de terrain suffisante pour établir les bivouacs et mettre les plages de débarquement à l'abri du tir de l'artillerie ennemie. Le résultat recherché a été obtenu, après une action très vive, le 8 mai.

Depuis, les opérations ont changé de caractère. Les attaques générales ont fait place à une progression lente, méthodiquement conduite.

La nature du terrain impose ici aux troupes une tâche très difficile.

La partie méridionale de la presqu'île, jusqu'à l'étranglement du détroit où les ouvrages des deux rives barrent le passage à la mer, présente la forme d'un triangle. La base entre Kaba-Tepé et Kili-Bahr, mesure onze kilomètres, et du cap Helli à cette base, la distance est de dix-huit kilomètres. A mi-chemin, soit à neuf kilomètres, se dresse le pic d'Achi-Baba, haut de deux cent cinquante mètres, dont les contreforts constituent, à travers la péninsule, une position défensive très puissante. Le terrain en avant d'elle est en pente douce; le feu d'infanterie et d'artillerie peut le balayer comme un glacis de forteresse; c'est là le champ de bataille où le corps expéditionnaire opère depuis six semaines. L'étroitesse du front ne donne aucune possibilité de manœuvre; tous les ouvrages de l'adversaire doivent être attaqués et enlevés par une attaque directe. Les conditions de la lutte rappellent celles de Torres-Vedras en 1810.

Pendant la seconde quinzaine de mai, les efforts des deux partis se sont concentrés autour d'une série de retranchements creusés par les Turcs en avant du ravin de Kérévés-Déré. Une redoute avancée dite « redoute Bonchet », du nom d'un capitaine d'infanterie coloniale tué sur le parapet de l'ouvrage, est tombée entre nos mains dès le 8 mai et tous les efforts des Turcs pour la reprendre ont échoué.

Dès que notre position a été consolidée sur ce point, nous avons préparé l'occupation d'un fortin établi à l'extrême gauche de la ligne adverse.

La nature du terrain ne permettant pas une attaque normale, on tenta un coup de main.

Une section franche d'un régiment colonial, composée de trente-quatre Européens et de

trente-deux Sénégalais, tous volontaires, sous les ordres d'un sous-lieutenant, regarda l'ordre de sortir l'homme par homme, de notre première ligne: de se glisser, en rampant, jus qu'aux abords du fortin; de se rassembler, puis de s'y jeter à l'improviste, sans tirer un coup de fusil. Deux pelotons, l'un à droite, l'autre à gauche, doivent sortir de nos tranchées dans les mêmes conditions, mais s'arrêter à moitié chemin, prêts à recueillir la section franche en cas d'échec et à l'appuyer en cas de succès.

Le temps très beau, la lune pleine, avec cette circonstance heureuse que, légèrement basse sur l'horizon, elle projette sa lumière dans les yeux des Turcs, favorisèrent le mouvement; la section franche l'entame à vingt et une heures, les deux pelotons une heure plus tard.

A vingt-trois heures quarante-cinq, la section franche parvint à 40 mètres du fortin sans perdre une seule balle. Les Turcs surpris déchargèrent leurs armes, puis s'enfuirent. Grâce à la rapidité de l'assaut, nous n'avons qu'un sergent et deux hommes blessés.

Cette opération a eu un plein succès, grâce à la marche habile, à la bravoure et à l'entier dévouement dont les troupes ont fait preuve. Elle est d'un excellent augure pour les attaques de plus grande envergure que le corps expéditionnaire entreprendra ultérieurement.

LA GUERRE AÉRIENNE

Récit de l'aviateur Warneford.

Nous avons dit que le ministre de la guerre M. Millerand, avait remis la croix de la Légion d'honneur au lieutenant aviateur Warneford de l'armée britannique, qui, dernièrement, survolant la Belgique à grande hauteur, rencontra un zeppelin armé de mitrailleuses, descendit à 30 mètres du ballon et le fit exploser à coups de bombes.

On sait que l'appareil du lieutenant Warneford fut renversé et que l'officier dut atterrir. Un de ses réservoirs étant troué, il en transvasa l'essence dans le second et reprit son vol sous les balles des soldats ennemis accourus sur ces entrefaites. Il était resté à terre pendant trente-cinq minutes.

A son retour, il a fait le récit suivant de son expédition.

Au milieu de la nuit de dimanche à lundi trois aviateurs étaient partis pour aller se livrer à une reconnaissance en Belgique, avec l'intention de détruire les hangars à dirigeables dont l'emplacement était connu.

L'escadrille était formée des lieutenants aviateurs J. P. Wilson, J. S. Mills, et du sous-lieutenant Warneford. Vers deux heures et demie du matin, les trois aviateurs arrivaient aux environs de Bruxelles et ne tardaient pas à repérer le hangar où devait se trouver un zeppelin, à Evere.

Les lieutenants Mills et Wilson descendirent à bonne hauteur de façon à ne pas manquer leur but. Une quinzaine de bombes furent alors lâchées, provoquant la production d'un flamme gigantesque qui s'éleva de la toiture du hangar. Cet exploit accompli, les deux lieutenants reprirent la voie de l'air pour rentrer à la station d'aviation, laissant le sous-lieutenant Warneford poursuivre sa reconnaissance.

Vers trois heures du matin, celui-ci crut apercevoir au loin la silhouette d'un zeppelin entre Gand et Bruxelles. L'aviateur se porta à sa rencontre en prenant la plus de hauteur possible.

Il réussit dans sa manœuvre, descendit à une trentaine de mètres au-dessus du zeppelin et lâcha six bombes. La sixième éclata en plein sur le dirigeable. Une formidable explosion se produisit, provoquant un tel déplacement atmosphérique que le biplan anglais fut retourné complètement. L'aviateur boucla la boucle à son insu, mais il parvint par bonheur à redresser son appareil et à reprendre de la hauteur. Il vit le zeppelin géant sur une tour où il achevait de se consumer. La hauteur de la chute et sa violence donnaient la certitude que l'équipage avait été tué du même coup.

Cette certitude acquise, l'aviateur reprit le chemin de la côte et atterrit au cap Griz-Nez, après être passé au large de Dunkerque et de Calais.

Ce numéro du « Bulletin des Armées » est accompagné d'un Supplément entièrement consacré au Tableau d'honneur.

ECHOS DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

Une lettre de M^{me} Poincaré. — Notre confrère l'*Echo des Gourdils*, « organe des troglodytes du front » et du 131^e territorial de campagne, a reçu de M^{me} Raymond Poincaré la lettre que voici :

« Messieurs, je vous remercie de votre lettre. Elle évoque en moi des heures inoubliables.

« Vous voulez bien me rappeler que j'ai parcouru, il y a tantôt deux ans, la belle province du Quercy, où se recrutent le 131^e territorial.

« Soyez convalescents que je me souviendrai toujours du magnifique accueil que, dans vos communes en fête, vous, vos femmes et vos enfants, vous avez fait au Président de la République.

« Aujourd'hui, des deuils sont venus attrister vos foyers, alors si joyeux. Mais rien n'ébranle votre courage ni celui des vôtres.

« Tandis que vous, sur le front, vous combattez bravement, vos femmes, comme toutes les Françaises, donnent l'exemple d'une sainte résignation. Elles sont vaillantes, parce qu'elles veulent être dignes de vous. Elles assurent les travaux des champs; elles tricotent pour les soldats; elles soignent les blessés; elles vous suivent constamment du cœur et de la pensée; elles parlent à vos enfants du père absent et appellent avec eux la victoire, de tous leurs vœux.

« La France entière vit ainsi dans une même espérance.

« Vous pouvez être fiers de défendre un aussi noble pays; nous autres femmes, nous sommes fières de ceux qui le défendent.

« Recevez, je vous prie, avec mes remerciements pour votre aimable souvenir, mes souhaits les plus émus, auxquels le Président me charge de joindre les siens.

« HENRIETTE POINCARÉ. »

Les « reis caporaux ». — Nous avons rappelé la nomination du roi Victor-Emmanuel II au grade de caporal au 3^e zouaves. Un « ancien » de ce régiment, M. Fauret, précise que durant la bataille de Palestro, le roi était entouré de plusieurs zouaves et qu'un sergent lui dit :

— Sire, il y a beaucoup de danger en ce moment pour vous; croyez-moi, restez en arrière de notre bataillon.

Le roi répondit :

— Laissez-moi, mes braves, laissez-moi avec vous; il y a de la gloire ici pour tout le monde ! Le petit-fils du « roi caporal » — caporal lui-même — est aussi courageux que le fut son grand-père. Ces jours derniers, à une attaque sur l'Isone, comme il attendait dans une tranchée, une marmite autrichienne vint éclater à vingt mètres environ. Un officier, qui l'avait vu venir, heurta le roi d'un geste vif pour l'obliger à se coucher. Celui-ci fut couvert de terre.

Le général Cadorna a félicité le souverain devant les troupes enthousiasmées; mais on raconte qu'il lui a infligé cinq jours de repos, en faisant observer que le souci de voir son roi dangereusement exposé ne devait pas s'ajouter à ses préoccupations d'ordre tactique.

Tableau d'honneur. — Il ne s'agit pas de notre « Tableau d'honneur » militaire, pour les braves cités à l'ordre de l'armée, mais d'un tableau d'honneur pour les petits élèves qui, dans les communes d'Alsace occupées par nos troupes, suivent les classes de nos maîtres d'école. L'administrateur d'une des circonscriptions reconquises a décidé que, dorénavant, chaque maître inscrirait, tous les quinze jours, au tableau d'honneur de son école les noms des élèves qui se sont signalés par leurs progrès en français, et copie du tableau sera régulièrement adressée à l'administrateur.

Les petits Alsaciens seront aussi fiers de figurer sur ce tableau d'honneur, que les poilus sur celui de l'armée.

Lady Nicotine. — C'est le surnom donné depuis quelques mois par les Américains à une femme généreuse — et généreuse avec une si charmante originalité ! — que la guerre a rendu populaire, non seulement en Amérique, mais chez nous, sur tout le front.

M^{me} Clara Washington Lopp — c'est son nom véritable — a fait envoyer aux armées françaises, anglaises et belges, des quantités énormes de tabac — cinquante tonnes ! Et elle continue !

M^{me} Washington Lopp vient de faire don aux états-majors et aux officiers de l'armée française, de 1.500.000 cigares et de 7.000 kilos de tabac. Elle y a fait ajouter 1.000 kilos de tabac pour les équipages des bâtiments qui sont aux Dardanelles.

Ce n'est pas tout encore. A l'hôpital américain du lycée Pasteur — *American Ambulance section* — M^{me} Clara Washington Lopp a fait livrer 250.000 cigarettes et 1.000 livres de tabac.

Burrah for Lady Nicotine !

La propagande par T. S. F. — Voilà Herr Dernburg sur le chemin du retour. Il a quitté New-York, où il dirigeait la propagande allemande, pour rentrer à Berlin. Les Américains, sans doute, ne regrettent pas son départ.

Par télégraphie sans fil, M. Dernburg était chaque jour en communications directes avec l'empereur lui-même. Il le mettait au courant d'abord des nouvelles de France, puis du marché américain, de la situation diplomatique, etc. En revanche, M. Dernburg recevait de Berlin, non seulement les communiqués de l'état-major, mais toute la série d'informations, de commentaires, d'explications de tout ordre et de toute nature, dont la presse des Etats-Unis, du Mexique, du Brésil, du Pérou, du Chili, de la Chine entière devait être méthodiquement inondée. Cet échange de communications prenait en moyenne de douze à quinze heures par jour.

Pour le rendre possible, les Allemands ont eu la précaution de tripler, en grand secret, la puissance de leur poste de télégraphie sans fil installé à Sayville (Long-Island), en face de New-York. De 35 kilowatts, la puissance de ce poste a été portée à 100 kilowatts, dès le début de la guerre.

Châteaux en ... Italie. — Le roi d'Italie est un des monarques les plus riches en châteaux.

Il possède, à Turin, le somptueux Palais royal et le palais Madama. En Piémont, il a Moncalieri, Stapinigi, Racconigi, qui sont de magnifiques villas; et, dans la vallée d'Aoste, le château de Sarre et un chalet, rendez-vous de chasse, celui de Valsavaranchi.

En Lombardie, lui appartiennent : les palais de Milan et de Monza; à Venise, le fameux palais des Doges; à Modène et à Parme, les palais ducaux; d'autres palais encore à Bologne, à Mantoue, à Palerme, sont à lui. A Florence, il a le palais Pitti et le superbe domaine de San-Rossore; à Naples, le Palais-Royal et la villa de Capri de Monte, et encore le palais de Caserte, le plus beau du royaume.

Nous devons en oublier quelques-uns.

Chez les bêtes. — Les pensionnaires des parcs zoologiques allemands n'oublieront pas de sitôt les temps héroïques que nous traversons, et qui furent pour la plupart d'entre eux des temps d'épreuve. Depuis le début des hostilités, leur menu quotidien a subi, en effet, de fâcheuses transformations.

Les herbivores, comme le rhinocéros, le cerf, l'antilope, ont dû renoncer à la fraîche pâture qui faisait leurs délices; tout l'hiver, ils ont mangé des raves, des glands, des châtaignes, mêlés d'un peu de son.

Les ours, grands mangeurs de pain, doivent se contenter de raves, de racines et de pommes de terre. Mieux partagé, l'ours polaire agrémente sa table de quelques têtes de poisson.

L'hyène, victime de sa renommée malpropre, reçoit au lieu de chair fraîche, les entrailles des chevaux abattus.

Le lion et le tigre, ces souverains des fauves, continuent à toucher leur ration de viande. On n'a pas encore osé modifier leurs menus... par crainte de lèse-majesté.

Pris vivant. — A l'abri d'une des « Jumelles d'Ornes », en Woëvre, avait été défilée une grosse pièce allemande, vite réduite au silence, qui lança sur l'un des forts de Verdun un obus de 420. Cet obus n'éclata point. Les Allemands nous ont donné là un numéro de musée tout à fait remarquable.

Le projectile fut rapporté à Verdun où il obtint un succès digne de son calibre. En apercevant l'énorme masse d'acier intacte, un petit artilleur s'écria gentiment :

— Oh ! ils l'ont pris vivant.

Les Braves gens

Le poste de la Borne-Blanche est perché en haut de l'Allée-Royale, face au Midi. De ses lucarnes, il regarde au loin le château, petit amas de dominos dans la verdure. Il voit venir, menus comme des fourmis, les bûcherons et les grappeurs de bois mort sur le sentier clair qui grimpe vers lui en zigzaguant dans la fougère. Trois sangliers à la queue leu-leu virent au gré du vent sur son toit d'ardoises; un bouquet de frênes lui sert de pavillon. Le poste de la Borne-Blanche est le plus riant de la forêt.

Le garde Boëtte demeure là avec sa femme, ses quatre petits, Stop son chien, ses trois vaches brunes et son bourriquet Joseph.

Boëtte est un bon garçon. La gibecière sur la hanche, sa grosse canne pendue au bras, il est en route dès le petit matin, surveillant les coupes, marquant les arbres, visitant les plants nouveaux. Joyeux au départ, il revient plus joyeux encore, car il prétend évaluer, de trois kilomètres au moins, le parfum de la soupe aux choux que lui prépare sa bonne ménagère.

Lorsque Boëtte reste à la maison, c'est pour bêcher son jardin, fendre du bois, faucher le pré ou appareiller les ruches. Parfois des promeneurs passent à qui l'on vend pour deux sous une tasse de lait, une tartine de pain bis; ou bien des paysans revenant du marché s'arrêtent un instant. Ils sont les bienvenus. Avec M. Pierre ou Jacques tout court, Boëtte fait volontiers la causette. Seule, la visite du facteur lui est importune. Du plus loin qu'il l'aperçoit : « Hé ! crie-t-il inquiet, c'est pas une lettre de là-bas ? — Non, répond l'autre; non, pas pour cette fois encore... »

Vous saurez que défunt le père Boëtte avait un frère et que ce frère est allé chercher fortune en Amérique. (On trouve de l'or en cassant des cailloux, dans ce pays-là, paraît-il.) Combien de fois, quand il était gamin, combien de fois, Boëtte n'a-t-il pas entendu commenter les prouesses de ce fameux Victor ! « Bon, bon, mon gaillard ! Il récolte du foie pour te garnir les bottes, celui-là !... Espère un peu... » Et Boëtte, au lieu d'espérer, se désespère.

Loin de souhaiter la mort de quiconque, il redoute, entre toutes nouvelles, celle du décès de cet oncle fabuleux.

« Qu'est-ce qu'on ferait, gémir-il, si jamais on devenait riches ? Il faudrait quitter la Borne-Blanche et descendre en ville, comme font les loups par les grands hivers. Plus de rosée sur les guêtres, plus de merles dans le verger ! Je n'entendrais plus les écureuils se moquer de moi du haut de leurs belvédères... Je ne verrais plus la bruyère rosir jour à jour, ni les cèpes déployer leurs grands parasols. Adieu le bon temps : les enfants se feraient pâles comme des feuilles mortes et je n'aurais même plus de banc pour fumer ma pipe au clair de lune. »

Néanmoins, Boëtte fait bonne figure au « piéton » et à l'occasion lui offre à boire de bon cœur. Ils se sont connus à l'école.

... Stop, une fois qu'ils se rafraîchissaient ainsi en balivernant, signalait d'un coup de gueule la présence d'un vieux trimardeur dans la cour.

— C'est bien ici, M. Boëtte ?

— Mais oui ! Entrez donc, camarade, vous boirez un coup avec nous; d'une chaleur pareille, la bouteille n'a pas de maître.

L'homme cueillit un escabeau et avoua qu'une croûte de pain lui ferait quasiment plus de bien qu'un verre de vin. Sur quoi, Boëtte apporta la michie et le fromage.

— A la vôtre !

— Y a pas de déshonneur à trinquer avec

un mendiant, pas vrai! dit le vieux. Du moment que l'honneur ne s'est pas envolé, tout va bien.

— Bien sûr. Et alors, vous venez de loin, comme ça, camarade?

— Encore assez, encore assez...

Mais le bonhomme avait autre chose à dire. Il dut essuyer longuement son couteau sur sa cuisse pour se donner du courage. Le couteau fermé, il hasarda en bégayant un peu:

— En ce cas... c'est bien vous Alphonse Boëtte, le fils à feu Boëtte, le charbon?

— Certainement. Et pourquoi?

— C'est qu'y s'pouerait bien qu'on soit un peu parents, ensemble.

— Comment ça?

— Le nom de Victor ne vous est pas inconnu, sans doute? Eh bien, Victor — présent — c'est moi. Vo' oncle d'Amérique, quoi!

Domage que vous n'avez pas vu Boëtte bondir à ces mots, embrasser le chemineau, danser, appeler sa femme et demander une nouvelle bouteille (et du vieux, cette fois!) — vous en auriez encore la cervelle tout ensoufflée à l'heure qu'il est.

— Satané facteur, cria-t-il en riant, tu vois: l'oncle a mieux aimé venir lui-même! Il n'a pas eu confiance en toi, maudit traîne-la-jambe! Ce n'est pas un paresseux, lui! Il a avalé plus de kilomètres pour venir ici que toi dans toute ta machine de carrière. Aussi, regarde-moi cette mine. C'est-y franc? Sur qu'il a encore plus de vingt ans à dévider. Vingt ans? Qu'est-ce que je dis? Trente ans, quarante ans!... Et c'est ici qu'il les dévidera, bon sang, ou je ne suis plus un homme! de le fais prisonnier. Ah!... il m'a donné assez de tourment, ce bougre-là, avec son maudit héritage. Faut que je me venge!

Depuis lors, il y a deux pipes, les soirs d'été, qui encensent la lune au banc de la Bonne-Blanche — deux pipes de milliardaires.

GEORGE AURIOL.

(La Lucarne.)

NOS FRÈRES ALSACIENS

La *Strassburger Post*, journal des immigrés allemands en Alsace-Lorraine, s'indigne naïvement que la population alsacienne accueille avec ironie les nouvelles données par la presse allemande sur la situation de l'empire:

Les Alsaciens, dit-elle, ignorent la situation militaire, pourtant si favorable aux Allemands (1) et ils l'ignorent parce qu'ils ne veulent pas croire (*parbleu!*) aux continuels victoires germaniques annoncées à grands renforts de cloches, de musique et de hurrahs. Dieu sait pourtant si les journaux accumulent les renseignements, les détails, publient des listes formidables de prisonniers et de canons enlevés. Les Alsaciens secouent la tête avec ironie. Il suffit qu'un Francillon dise, au sujet de quelque nouvelle sensationnelle: « M'rbrucht's jo mit zu glauwe » (On n'est pas obligé de le croire), pour que tous ceux qui l'entendent montrent le même scepticisme. A Pâques, un écolier déclarait à son maître: « La prochaine fois, ce sont des bulletins français que nous recevrons. » Les paysans qui vont à Colmar en reviennent avec les plus extraordinaires affirmations. On a si bien détruit dans le pays la croyance à la valeur et à l'honnêteté allemandes et si bien établi l'idée insensée de la supériorité française que l'âme populaire accueille les impostures les plus grossières.

Nous ne le lui faisons pas dire, à la *Strassburger Post*!

La pauvre vieille est désolée, et cela se comprend: elle constate, en pleine guerre, que ses longs efforts en faveur de la germanisation n'ont servi de rien. Mais il suffit de connaître un tant soit peu nos braves Alsaciens pour goûter tout le burlesque de son ahurissement. Les Alsaciens, malgré le

dur régime policier qu'ils subissaient depuis quarante-quatre ans, ne se sont jamais gênés de montrer que pour eux l'idée de la supériorité française n'avait rien d'insensé!

LE RÉCIT DU TIRAILLEUR

On nous communique la lettre suivante dans laquelle le tirailleur Kerbouche, en campagne au nord d'Arras, raconte à son père, habitant l'Algérie, les péripéties de ses récents combats. Nous la reproduisons en respectant son orthographe originale et authentique.

En guise, le houi jouin.

Elhemdoullah! (1).

Mon chine baba,

Ji vos assure qui tos li jonnals zami, quand même qu'est oune grande blagor, y pourra vo dire exactement les sores comment y sont passé, dans la ferme de M'siou Quanne-hiers (2) et la molin de M'siou Soutou-vent (3).

Ci quéque soze di plous fort que le plous fort!

Vos autres, mon chine pine, que tu es oune vio tirailleur di soixante-diss, vous avi jamais pu entendre oune bataille comme cila. Fou-guerez vos que nous sont tos, avic Ibrahim, Aldi, l'cabral Bouchita, l'sergean Kessera et tos les camarades, itcitira, itcitira, i avic nos otres la liotnan Kourchef; nous sont tos couchi dans la tranchi envancée, quand tât à cop, sidi capitaine, il vient en nos disant:

— Domez le matin, fire entention, li z'andizènes, fire bien entention! ouvrez li zios et la bone, parce que nous sommes d'attaque. A dix hores, y faudra qu'tu me foudras ton baionnette dans totes les ventres de cete grande saloprie di Boches!

Tos nous sont bien contents, parce que y en a assi qu'ti riste dans la tranchyète. Ji sous pas oune chenal ou bien oune fourmi por qui ji reste dans la tirre.

Et puis, m'sieu Boche, y faire trop de zistones. Tojors y mette di bout di papiers, oussu y en a écrit qu'cite saleté d'Guillaume, ci l'oui l'Soltane di Zarabes, qui fant, nos autres li tirailleurs, aller chez li Boches! *N'al oualdk!* (4).

Et bien, mon chine baba, nous sommes tos foute l'camp chez li Boches, mais pas comme li Boches, y z'atrons voulu. Tu verras tât à l'hore.

Donc, tote la nuit, li canons y commence à fire boum! boum! et y tombent *gued-gued* (5) chez li Boches. A quand y vient dix hores, l'sergean y crie:

— Baionnette dans l'canon!

Mon baba, j'vos assure que ji sous bien content. Mais quand même, mon cor y fire: toc, toc, toc. Ji pense à vos, à ta femme qu'il est la mire de ma pitite sor Fatma, à totes li moutons, li chivres, li borriquets qui sont avic vos autres. Ji pense que bitère (peut-être) j'vas fire *guelbou* (6) et qui ji voar plous tout ça.

Tot à cop m'siou Canon il a fermé son gueule. Alors kif-kif la gazelle, nous sont sorti d'la tranchie. Nos sommes courus *figé-figé* (7) et d'un cop nos sont sauti dans la dozième ligne di Boches. La, baba! Ti voar votre fils! Ti voar li Zarabes! Y en a pas comme tirailleurs por travaillé avic l'baionnette. L'zouaves y sont bons; m'siou soldats grand cabote (8) y sont bons; l'asseur d'Afrique il est bon; mais ci l'tirailleur qu'il est le meilleur. Tote la journée, j'enfonce, j'enfonce ma baionnette dans tos les ventres. Ji pas tiri un cop

(1) Louanges à Dieu. — (2) Quennevières. — (3) Moulin-sous-Touvent. — (4) Juron arabe. — (5) Juste. — (6) Tomber. — (7) Très vite. — (8) Soldats de la ligne.

d'la fousil. Un cop d'guernade, un cop d'baionnette: tojors comme ça.

Li zouaves, li grands cabotes y z'ont bien travaillé aussi. L'sabor d'Ugène (sapeurs du génie) y z'ont vite fabriqué oune tranchie dans li boyaux di Boches, ça fi ça quand li Boches y sont venus por prendre place, y z'ont pris: *Asbah!* (1).

Houite fois y sont vinus li Boches, houite fois y sont partis. Pas tos encore! Si vo voyit a prisant cete champ d'bitrave! Ci trop de trop! Plous que cent mille ou biene oune million di Boches y sont crivi par tirre. Mais cete viande là y sente mauvais, kif-kif l'Chichma (2).

Li zouffier françi y sont bien corageux aussi. Ti voar, mon bibe, j'en ai bien travaillé. Ji croa qu'sidi générar y va m'fire cado d'la médaille malatre. Coñance, coñance.

Ci tout por cete fois. Ti rendre la risonse tite d'soute avic l'abar (3) d'Marseille. Ton fils.

Signé: KERBOUCHE,

Soldat tirailleur en France sur le front.

Madame Croix Rouge il m'envoie tojors di tabac, di bonbons. Y sont biene gentilles.

Aux Tuileries

Dans le jardin des Tuileries, des gosses jouent à la guerre, ils ont des carabines pneumatiques qui lancent des flèches de caoutchouc, des pistolets à amorces, le plus grand fait tourner un *voisabre*.

Comme personne ne veut consentir à être les Boches, le général a décidé: « On va se battre entre alliés », et les deux camps se précipitent l'un contre l'autre en s'excitant de cris aigus.

Un tout petit roule bientôt sur le gravier de l'allée, une bosse énorme au front. Le combat cesse aussitôt, et les fillettes, dames de la Croix-Rouge, relèvent le blessé que l'on transporte sur un banc; les infirmières trempent leur mouchoir dans l'eau du ruisseau qui court au pied des arbres et mondent le visage du blessé qui laisse faire, stoïque.

Les mamans et les gouvernantes arrivent, quelques taloches distribuées mettent en fuite les alliés qui s'éparpillent comme une volée de moineaux.

La petite Line, onze ans, qui a traîné son frère, quatre ans, depuis Belleville jusqu'au jardin, a regardé la lutte d'un oeil indifférent. Passe son copain Charlot, neuf ans, qui vend des journaux du soir. Un dialogue s'engage:

— Bonjour, Charlot.

— B'jour, petite.

— Ça va?...

— Voui! y m'reste 3 Intrans, 2 Informations et 7 Paris-Midi...

Et il conclut pour dire quelque chose:

— Qué malheur, ce g'guerre!

— Oui, qué malheur! répète Line, puis, avec un petit air philosophe, elle reprend:

— N'empêche que la guerre, ça évite de belles raclées à m'man!

LOUIS ROUQUETTE.

LEUR THÉORIE

Les Allemands prendront un lambeau de la France, de l'embouchure de la Somme à Nancy et de Nancy à l'embouchure du Rhône. De même que les Flamands, les Normands, les Bourguignons et les Champenois, les Languedociens, descendants des conquérants Wisigoths, et les Provençaux, marins de Goths et de Burgondes, doivent être rattachés à la race germanique.

Dr A. RUMMEL.

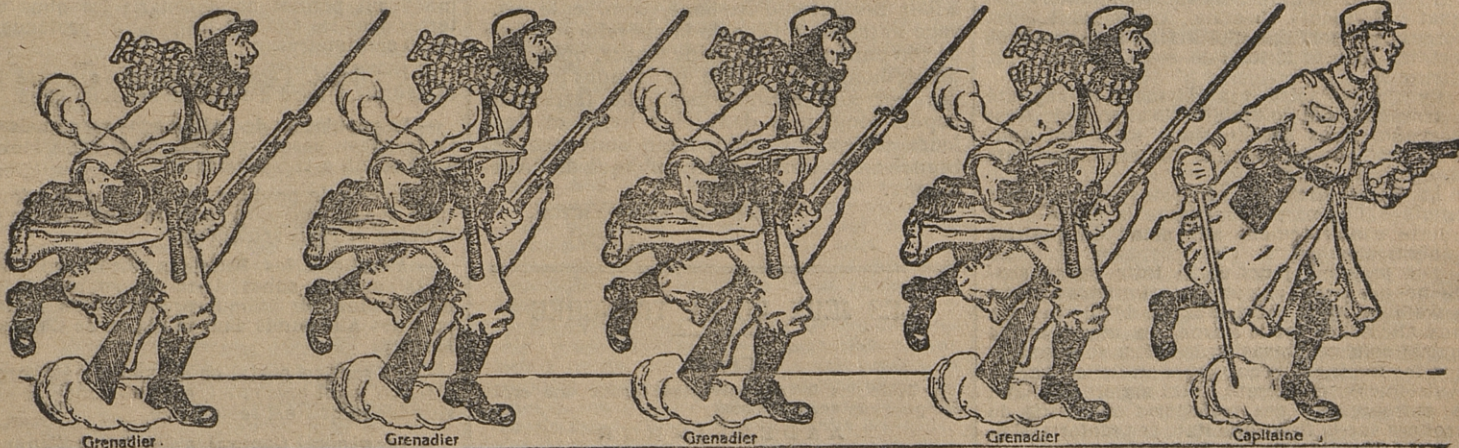
(1) Juron. — (2) latrines. — (3) vapeurs.

IMAGE D'ÉPINAL

MON RÉGIMENT,

par HANSI

1914 - 1915



EXPLICATION

de l'image par l'auteur.

Tout devant, c'est le colonel. Comme mon régiment se bat dans la montagne, le colonel porte une canne de montagne. (On porte beaucoup de cannes dans mon régiment; on les a achetées au bazur boche du col de la Schlucht, le lendemain de la déclaration de guerre; vous pensez qu'on ne les a pas payées bien cher, d'autant plus que le Boche était absent, et que l'on a acquis en même temps pas mal de briquets, de cigares et de

cigarettes.) A côté du colonel, c'est le tambour-major. Le tambour-major est de Clamecy et il n'y en a pas deux comme lui pour apprendre aux clairons de la clique à tourner avec ensemble trois fois le clairon en l'air avant de l'emboucher pour jouer : « Vous n'aurez pas l'Alsace ni la Lorraine ». Après, c'est les poilus de la clique. Il n'y a plus de cantinière dans mon régiment; un monsieur très bien qui a ses deux fils au front venait très souvent nous apporter du chocolat et des cigarettes; mais comme c'est un civil, il n'aurait pas fait bon effet sur ma page. J'ai préféré dessiner une des nombreuses cantinières volontaires que mon régiment a trouvées et trouvera encore en Alsace.

En dessous vous voyez le glorieux drapeau entouré de poilus en tenue d'été. Au bout de la ligne, c'est l'interprète. (Attention en découplant de ne pas lui enlever sa cigarette, cela me mettrait en mauvaise humeur.) En troisième ligne ce sont des poilus grenadiers en tenue d'hiver, tels qu'on les voyait au Hartmannswillerkopf. La dernière ligne représente les poilus de la 8^e revenant d'une petite reconnaissance faite en Alsace. Ils sont précédés du sergent porte-poteau frontière boche et ils ont ramené quelques « Kamerads ». Il n'est pas toujours facile d'en ramener, car quand les Boches savent que mon régiment entre en ligne, il faut rudement courir pour rattraper les Kamerads. Mon régiment est un de ceux qui sont entrés en Alsace les premiers. Quand on les a vus à l'œuvre, on est sûr que bientôt la France jusqu'au Rhin sera nettoyée de cette sale engeance de barbares. On les aura! — HANSL.

La Situation des Alliés

A la date du 13 juin, l'état-major russe a communiqué la note suivante qui indique avec précision les résultats obtenus par les efforts réunis des armées alliées.

Au début de la guerre, les Allemands avaient sur les deux fronts 92 divisions d'infanterie, de quatre régiments chacune. Augmentant leurs forces de formations ultérieures, les Allemands ont fait monter le total de leurs troupes à 141 divisions.

Ce chiffre épuise probablement la capacité d'accroissement de l'infanterie allemande. C'est pourquoi, dans des divisions soi-disant nouvelles, il faut reconnaître des regroupements d'anciennes unités.

La distribution des divisions sur les deux fronts a fluctué pendant toute la durée de la guerre conformément aux plans du quartier général allemand.

Aux premiers jours de la lutte, les six septièmes des forces allemandes primitives avaient envahi le front occidental. La défaite infligée aux Allemands sur la Marne, en même temps que la menace d'invasion de la Prusse orientale par les Russes et l'échec subi en Galicie par les Autrichiens, obligèrent l'état-major allemand à entreprendre des transports successifs de troupes sur le front oriental. Les renforts allemands arrivés sur ce front consistaient en partie en de nouvelles unités constituées à l'intérieur du pays et en corps et divisions entièrement retirés du front occidental. Dans ce dernier cas, ces unités y étaient promptement remplacées par des formations récentes.

Les efforts continus de l'armée russe qui reculait toujours une constante menace de poussée dirigée de l'Est ainsi que la méfiance des Allemands à l'égard de l'armée austro-hongroise ont obligé les Allemands à concentrer sur le front oriental des forces passant de plus de quatre fois les contingents qu'ils avaient primitivement employés contre la Russie.

Dans l'Ouest, les attaques heureuses des troupes alliées forcent le commandement allemand à y garder des effectifs en quantité de beaucoup supérieure à ceux qui avaient franchi la frontière franco-belge.

Ainsi l'intensité toujours croissante de la lutte à l'Ouest aussi bien qu'à l'Est atteint ses limites extrêmes. Un changement de situation implique l'introduction de troupes fraîches de

la part de l'Allemagne et de l'Autriche. Cependant, la source de leurs forces ne peut pas demeurer la même. Les forces qu'elles opposent à l'ennemi commun trouvent devant elles la résistance inébranlable des armées alliées, appuyée par l'accroissement de leurs moyens matériels et fondée sur la foi profonde qu'elles ont en la justice de leur cause.

Les données exposées ci-dessus font augurer des succès de l'avenir, qui seront atteints par les efforts unis des alliés, par leurs communs sacrifices et leur estime mutuelle, basée sur une union complète absolument désintéressée.

Le vice-amiral de Jonquières

Le vice-amiral Fauque de Jonquières est nommé chef d'état-major général de la marine. Fils d'un vice-amiral qui fut membre de l'Académie des sciences, il est né à Grasse, en juin 1850. Il a fait ses études aux lycées Louis-le-Grand et Saint-Louis et entra second à l'école navale.

L'amiral de Jonquières était lieutenant de vaisseau pendant la campagne de Chine, sous les ordres de l'amiral Courbet. A la prise de Fou-Tchéou, il commandait l'*Aspic*. A trente-cinq ans, il passait capitaine de frégate.

Comme contre-amiral, il dirigea les services de la flotte armée au ministère, puis il commanda la 2^e division de l'escadre d'Extrême-Orient. A son retour en France, il fut envoyé à Berlin comme attaché naval de l'ambassade de France; comme vice-amiral, il a commandé en chef l'escadre de la Méditerranée. Il est vice-président du conseil supérieur de la marine.

Le chef d'état-major général, l'amiral Aubert, qui vient de mourir, se trouvait malade depuis un mois; pendant sa maladie, l'amiral de Jonquières avait été chargé de la direction intérimaire des services.

Mangeurs de Français

Mangeurs de Français, *Franzosenfresser*, est chez eux une sorte d'épithète homérique, une appellation d'honneur et de gloire. Leurs patriotes l'arborescent à leur casque de reître ou à leur casquette d'étudiant, comme le sauvagement s'attache à l'épaule la chevelure scalpée de son ennemi. Cette haine tenace, opiniâtre, qui déshonore la guerre qu'ils nous font par des horreurs méthodiques, elle fermentait depuis longtemps dans leurs livres et dans leurs écoles. La gallophobie était une des branches de l'instruction publique de l'Allemagne.

PAUL DE SAINT-VICTOR.
(1870).

LES JEUX DE LA TRANCHEE

Croix.

A l'aide des lettres suivantes, former une croix composée de deux prénoms :

A A D E E F I M N N R

Charade.

Sentant qu'ils ont manqué le (Mon premier.)
Les Boches s'enfuient, ivres de (Mon second.)
Admirant de nos poilus le (Mon tout.)

SOLUTIONS DU N° 105

Anagramme.

Vétérans. — Entrave. — Taverne.

Mot carré.

J O F F R E
O S I R I S
F I X E N T
F R E N C H
R I N C E E
E S T H E R

BLOC-NOTES

— Le Président de la République a inauguré samedi l'exposition des œuvres des artistes des pays envahis, organisée à l'école des beaux-arts, quai Malaquais.

— A l'académie d'agriculture, une vacance s'étant produite dans la section hors cadres des associés étrangers, le roi des Belges a été élu par acclamation.

— Une délégation garibaldienne, présentée par M. Pauliat, sénateur du Cher, a lu et remis à M. Millerand, ministre de la guerre, une adresse exprimant les sentiments d'attachement des garibaldiens à la France à laquelle ils adressent leur « Au revoir » avant de partir se battre sous les drapeaux italiens.

— Le roi Victor-Emmanuel a fait don, sur sa cassette privée, d'une somme de 500.000 fr. pour les familles des soldats blessés ou tués sur le front. M. Salandra a fait parvenir à ce fonds une somme égale provenant de donations.

— Le roi Albert de Belgique vient de conférer au voïvode Putnik, le glorieux organisateur de la victoire serbe, la médaille de la Valeur militaire de 1^{re} classe, en raison de son estime et de son admiration particulière.

— Les frères Giuseppe, Ricciotti, Sante, Ezio Garibaldi, leur cousin Menotti Garibaldi et plusieurs autres officiers, n'ayant pu être admis dans l'armée italienne avec le grade qu'ils avaient obtenu dans les héroïques combats de l'Argonne, se sont enrôlés comme simples soldats.

— On annonce la mort de M. William Merlaud-Ponty, gouverneur de l'Afrique occidentale.

— Depuis le début de la guerre, chaque dimanche, des fleurs sont apportées à la préfecture de la Sarthe, qui les fait déposer sur les tombes des soldats français ou alliés inhumés au Mans.

— 1.500 Américains, sur 3.000 habitant l'Allemagne, ont quitté ce pays au cours de la dernière quinzaine pour rentrer aux Etats-Unis.

— M. Camille Gutton, professeur à la faculté des sciences de Nancy, a inventé un instrument qui permet de découvrir les obus enterrés dans les champs jusqu'à une profondeur de 40 centimètres.

— Dernburg, l'agent du kaiser, a quitté les Etats-Unis, à bord d'un paquebot norvégien.

— La population de l'Allemagne est en baisse. Le troupeau porcin, qui était de 17.600.000 têtes, a été réduit à 11.500.000 têtes.

— La recette produite par la « Journée française » dépasse 600.000 fr. pour le département de la Seine et Paris seulement.

— Avant peu les Parisiens retrouveront les 20.000 mètres cubes d'eau de source de la Dhuy, dont ils étaient privés depuis le passage des Allemands dans la région de Château-Thierry.

— Le service postal en Belgique a été organisé. Le haut personnel est allemand; le service technique est resté belge.

— Le général Ganeval a été tué à l'ennemi dans un récent combat aux Dardanelles. Il était né à Xertigny (Vosges), en 1853.

— Le baron de Septenville, ancien député de la Somme, vient de mourir à l'âge de quatre-vingts ans.

— Un incendie aux usines des sociétés Loréid, à Vitry-sur-Seine, a causé de graves dégâts. Quatre personnes ont été blessées.

— A Bucarest, sont arrivées de nombreuses familles allemandes qui fuient Constantinople, où règne une grande panique.

— L'aviateur argentin Benjamin-Gimenez Lastra est parti pour offrir ses services au gouvernement français.

— La pêche à la ligne sera autorisée cette année à dater du dimanche 20 juin, au lever du soleil.

— L'espion Foudraies, condamné à mort par le conseil de guerre de la 5^e région, a été fusillé vendredi, au champ de Groue, à Orléans.

LE TABLEAU D'HONNEUR

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

Les Braves, dont les noms suivent, ont été cités à l'Ordre de l'Armée :

Soldat BIDAULT, 3^e zouaves de marche : jeune soldat de la classe 1914, s'est fait remarquer du jour de son arrivée sur le front par son courage et son entrain. Très grièvement blessé par un obus, a fait preuve du plus beau sang-froid et d'une remarquable endurance, faisant ainsi l'admiration de ses camarades présents et contribuant ainsi à les maintenir dans le plus grand ordre.

Lieutenant de réserve MOLINES, 3^e zouaves de marche : belle attitude à l'attaque du 23 février; a été tué d'une balle dans la poitrine pendant qu'il observait l'ennemi repoussé dans le bois.

Sergent NOUAËD BEN MOHAMMED MOSTEFA, 1^{er} rég. mixte de zouaves et tirailleurs : sous-officier indigène de la plus grande valeur militaire, blessé le 2 octobre en allant en avant des lignes pour chercher un tirailleur blessé. De retour au front, a conduit avec intelligence et énergie plusieurs patrouilles audacieuses; a dirigé avec plein succès un détachement qui a complètement surpris et enlevé un petit poste allemand. Blessé mortellement à la gorge, s'est traîné jusqu'à nos lignes et a essayé de rendre compte de sa mission par signes.

Caporal BENSISAÏD MOHAND BEN SAÏD, 1^{er} rég. de marche de zouaves et tirailleurs : au cours de la prise d'un poste allemand par une patrouille dont il faisait partie s'est assuré, une fois le coup réussi, que ses hommes et les prisonniers qu'ils avaient faits avaient quitté le poste poursuivi par une patrouille allemande qui l'appelait en lui offrant la vie sauve. A refusé de se rendre et est tombé mortellement frappé à cinq pas de nos tranchées.

Soldat GHERRAZ BELKACEM, 1^{er} rég. de marche de zouaves et tirailleurs : tirailleur d'une très grande bravoure, blessé au Maroc, le 17 octobre dans la présente campagne, a concouru volontairement à une action ayant permis de faire et de ramener des prisonniers dans l'envolvement d'un poste allemand.

Caporal AZZOUL SLIMAN BEN TAHAR, 1^{er} rég. de tirailleurs et zouaves : faisant volontairement partie d'une patrouille chargée d'enlever un poste allemand a fait preuve de la plus grande audace en le prenant à revers avec quelques hommes, s'est jeté un des premiers dans la tranchée occupée par ce poste, l'opération réussie a rallié ses hommes et leurs prisonniers et les a ramenés dans nos lignes. Resté seul gradé valide de la patrouille.

Soldat MOKTAR, 1^{er} rég. mixte de zouaves et tirailleurs : tirailleur d'un dévouement, d'un courage et d'une audace hors de pair. S'est distingué dans de nombreuses patrouilles le long des lignes allemandes. Bien que malade a demandé à faire partie d'une patrouille chargée d'enlever un poste allemand, s'y est jeté le premier, a tué un sous-officier et ramené avec sa patrouille quatre prisonniers.

Soldat ROMCEUF, 3^e zouaves de marche : sous un bombardement violent de 210 s'est courageusement porté au secours d'un tirailleur enfoui sous les débris et en a retiré son corps, risquant lui-même sa vie avec le plus grand sang-froid.

Soldat BRASEY, 3^e zouaves de marche : brave soldat dans toute la force du terme, faisant partie, depuis un mois, d'une équipe de volontaires chargée de travaux dangereux à moins de 50 mètres de l'ennemi. A été grièvement blessé dans l'accomplissement de sa tâche. Blessé une première fois en août.

Soldat VERNY, 3^e zouaves de marche : sous un violent bombardement de 210 qui venait d'écraser les abris, s'est courageusement porté au secours d'un sous-officier enfoui sous des débris, l'arrachant à une mort certaine, les obus continuant à tomber sur ces ruines.

Sergent DESBRUYERES, 3^e zouaves de marche : sous-officier aussi brave que dévoué; a durant six semaines dirigé une équipe chargée d'un travail des plus dangereux en première ligne, donnant à tous moments l'exemple de la célérité et du mépris du danger. A été tué d'une balle au front dans l'accomplissement de sa tâche.

Sergent THEVENIN, 1^{er} rég. de zouaves et tirailleurs : blessé le 20 août d'une balle à l'épaule, a rejoint son corps imparfaitement guéri. N'a cessé depuis de donner à ses hommes le plus bel exemple de toutes les vertus militaires. A sollicité à maintes reprises les missions les plus périlleuses et a mené à bien toutes celles qu'il a entreprises. A été blessé très grièvement au cours d'une reconnaissance à cinquante mètres des tranchées ennemies. A enfin montré pendant son transport au poste de secours un courage et une abnégation admirables.

Adjudant TITTO, 1^{er} rég. de zouaves et tirailleurs : sous-officier de grand mérite. Blessé grièvement par un obus pendant qu'il surveillait les travaux de tranchée, a donné, avec le plus grand calme, ses instructions à son sergent et a dit aux zouaves qui étaient près de lui : « J'espère que cela ne vous refroidira pas. »

Sergent LABESSE, 1^{er} rég. de zouaves et tirailleurs : a toujours eu une brillante conduite dans les affaires auxquelles il a pris part depuis le début de la campagne. En toutes circonstances, a toujours demandé à occuper les postes les plus dangereux. Chargé de la pose d'un fil téléphonique à proximité des tranchées ennemies, s'est découvert en plein jour pour reconnaître le travail à effectuer; tué d'une balle à la tête.

Sous-lieutenant PINOTEAU, 5^e rég. de tirailleurs indigènes : belle attitude au combat du 20 août où, par son énergie et son sang-froid, il a réussi à maintenir l'ordre dans les trois sections dont il avait le commandement dans une tranchée, malgré un feu très violent d'artillerie. Frappé mortellement en exécutant la mission périlleuse qui lui avait été confiée.

Maréchal des logis FROMAGEAU, 2^e spahis : commandant un groupe d'éclaireurs volontaires, mis à la disposition d'une colonne d'infanterie pour la précéder dans l'attaque d'une position le 1^{er} décembre 1914 lors de la prise d'un château et de son parc. Admirable conduite au feu. A donné à ses hommes l'exemple de la bravoure et de l'ardeur au combat.

Lieutenant-colonel ANCEL, 3^e bis de zouaves : placé à la tête d'un secteur violemment pris à partie par l'ennemi, a fait preuve de qualités remarquables d'organisateur et de chef. A été un des principaux artisans des succès remportés sur cette partie du front.

Chef de bataillon FOUCHARD, 3^e bataillon d'infanterie légère d'Afrique : a conduit avec la plus grande énergie une attaque contre les tranchées allemandes; a su, quoique soumis à un feu très violent conserver, les tranchées conquises pendant le temps nécessaire à leur destruction.

3^e BATAILLON D'INFANTERIE LÉGÈRE D'AFRIQUE : dans le coup de main tenté, le 18 février, contre les lignes allemandes, le 3^e bataillon d'infanterie légère d'Afrique a fait preuve, sous la conduite énergique de son chef, le commandant Fouchard, de la plus grande bravoure, subissant, sans qu'un mouvement de faiblesse se produise, des contre-attaques répétées et un feu particulièrement meurtrier.

Lieutenant GRUYER, 3^e bataillon d'infanterie légère d'Afrique : a su communiquer à ses hommes sa volonté tenace de résister, sur le terrain conquis, aux contre-attaques allemandes. Blessé légèrement par une explosion qui emportait ses derniers chasseurs, s'est rendu aussitôt auprès de son chef de bataillon pour continuer à se rendre utile sur le front.

Sous-lieutenant ARRICHI, 3^e bataillon d'infanterie légère d'Afrique : a donné à sa troupe l'exemple d'un magnifique courage à l'assaut des tranchées allemandes. A su organiser le terrain conquis et résister aux contre-attaques furieuses de l'adversaire. Est mort glorieusement frappé d'une balle en plein front.

Sous-lieutenant FACHE, 3^e bataillon de marche d'infanterie légère d'Afrique : son capitaine et son lieutenant ayant été mis hors de combat a pris le commandement de la 4^e compagnie dans des circonstances difficiles. A su maintenir ses hommes dans les tranchées conquises, malgré un bombardement effroyable. Blessé assez sérieusement, n'a jamais voulu abandonner son poste de combat.

Chasseur JAMIN, 3^e bataillon d'infanterie légère d'Afrique : blessé mortellement en s'élançant dans les tranchées allemandes à l'énergie de monter sur le parapet et de continuer à faire le coup de feu sur les ennemis en fuite.

Chasseurs PINGOT et BEAUJEAU, 3^e bataillon d'infanterie légère d'Afrique : ont fait preuve depuis le début de la campagne d'une énergie et d'un courage remarquables; se sont présentés comme volontaires pour toutes les missions périlleuses.

Sergents POIRET et DUVAUD, 3^e bataillon d'infanterie légère d'Afrique : se sont précipités à la tête de leurs hommes sur les tranchées allemandes. Ont atteint la deuxième ligne, dont ils ont chassé l'ennemi à la baïonnette. Grièvement blessés au cours de l'action.

Caporal HUBERT, 3^e bataillon d'infanterie légère d'Afrique : a fait preuve du plus grand courage à l'assaut des tranchées allemandes. Est tombé mortellement frappé en chargeant à la baïonnette.

Chasseur TEISSÈRE, 3^e bataillon d'infanterie légère d'Afrique : s'est multiplié pour alimenter en pétards la première ligne aux moments les plus critiques. Pendant une contre-attaque s'est campé à découvrir la baïonnette au canon, à l'entrée d'un boyau, prêt à frapper le premier homme qui reculerait.

Sergent VIALA, 3^e bataillon d'infanterie légère d'Afrique : tombé glorieusement à l'assaut des tranchées allemandes à la tête de ses hommes.

Sergent MACHEFERT, 3^e bataillon d'infanterie légère d'Afrique : frappé à mort tandis qu'il résistait héroïquement avec une poignée d'hommes dans les tranchées conquises sur les Allemands.

Chasseur LEMÉE, 3^e bataillon d'infanterie légère d'Afrique : agent de liaison du chef de bataillon, a risqué plusieurs fois sa vie pour porter les ordres urgents. Blessé à la tête, au lieu de songer à se faire panser, s'est offert pour aller, sous une grêle de balles, chercher de l'amadou pour allumer les pétards.

Chasseur CHARLES, 3^e bataillon d'infanterie légère d'Afrique : après s'être montré d'une bravoure exemplaire au combat, a fait l'admiration de tous au poste de secours en encourageant ses camarades alors que lui-même venait d'avoir la main gauche complètement emportée par une bombe.

Sergent DUVIVIER, 3^e bataillon d'infanterie légère d'Afrique : a fait preuve au cours de plusieurs combats, d'un courage et d'une ténacité remarquables; a été blessé grièvement en repoussant une contre-attaque.

Sergent NAL, 3^e bataillon d'infanterie légère d'Afrique : s'est précipité à la tête de ses hommes sur les tranchées allemandes. A atteint la deuxième ligne dont il a chassé l'ennemi à la baïonnette. A été grièvement blessé au cours de l'action.

Capitaine BIDOT, 3^e bis de zouaves : tombé glorieusement à la tête de sa compagnie à l'assaut d'une tranchée allemande,

Soldat SOUQUET, 209^e d'infanterie : blessé grièvement le 12 février, en montant à l'assaut des tranchées ennemies avec un très beau courage et donnant le plus bel exemple.

Sous-lieutenant BONNEL, 11^e d'infanterie : commandant une compagnie le 26 septembre s'est offert pour faire une reconnaissance sous un feu violent d'artillerie et d'infanterie et a été tué glorieusement au cours de cette mission.

Sergent THIEBAUD, génie, compagnie 7/13 : brave jusqu'à la témérité, a participé de la façon la plus efficace à l'organisation d'une tranchée enlevée le 16 février. Tué d'une balle à la tête en reconnaissant un boyau de communication abandonné par l'ennemi et qu'il voulait approfondir.

Caporal GROS, génie, compagnie 7/13 : faisant partie d'un détachement d'assaut, s'est porté courageusement en avant pour détruire sous le feu un barrage ennemi qui s'opposait à la progression des troupes (16 février).

Sapeur mineur GUIARD, génie, compagnie 7/13 : à l'attaque du 16 février, s'est distingué entre tous et a puissamment contribué à la conservation des tranchées conquises en lançant des grenades depuis douze heures jusqu'au lendemain 17, avec un courage tout à fait remarquable et digne d'éloge.

Sergent BLONDIN, génie, compagnie 7/13 : chargé de reconnaître dans un bois une carrière supposée minée, a exploré tout le bois sous un violent bombardement et a rapporté des renseignements exacts et détaillés (16 février).

Sergent PONTARLIER et **caporal DUVERNE**, génie, compagnie 7/13 : désignés dans la section du génie de leur compagnie qui marchait à l'attaque d'une position, pour rechercher les contre-mines allemandes, ont réussi à découvrir deux de celles-ci chargées prêtes à fonctionner et ont immédiatement coupé les conducteurs de mise de feu (période du 16 au 20 février).

Sergent MORET, génie, compagnie 7/13 : l'ennemi ayant donné le camouflet sur un rameau dont il effectuait le chargement, a rassuré l'équipe d'auxiliaires qu'il dirigeait, fait évacuer le rameau envahi par les gaz, et dès que ceux-ci eurent disparu, reconnu l'état des lieux et reprit le chargement (16 février).

Maréchal des logis d'artillerie DUHANUL : observateur d'artillerie dans une des tranchées de première ligne depuis un mois, a continué à assurer son service, après avoir été à demi enseveli par un projectile allemand qui tua un officier et deux hommes à côté de lui, le 17 février.

Canonnière d'artillerie ORHAN : téléphoniste aux tranchées, est resté à son poste et a continué à assurer son service bien qu'il fût blessé au bras droit (période du 16 au 20 février).

3^e COMPAGNIE DU 168^e D'INFANTERIE : dans des conditions particulièrement difficiles, s'est emparé d'une série d'ouvrages ennemis solidement établis sous bois, et dans lesquels de nombreux prisonniers ont été faits. A repoussé trois contre-attaques successives.

COMPAGNIE 26/1 DU 10^e GÉNIE, commandée par le capitaine **TAUDIN** et les sous-lieutenants **GERARD** et **SITTEWELLE** : n'a cessé de se prodiguer en actes individuels ou collectifs de dévouement et de courage dans les circonstances les plus difficiles. Ses officiers, ses sous-officiers, ses sapeurs se sont en toute occasion fait remarquer par leur énergie et leur bravoure.

Sous-lieutenant de réserve PERSILLET, 168^e d'infanterie : au cours d'un combat sous bois précédé d'un violent bombardement d'artillerie, a montré les plus belles qualités de sang-froid, de courage et d'énergie ; s'est maintenu dans une tranchée conquise au voisinage immédiat de l'ennemi, et l'a organisée dans les meilleures conditions.

Sous-lieutenant de réserve BOURGON, 363^e d'infanterie : a pu s'emparer d'une portion de tranchée ennemie. S'y est maintenu pendant dix-huit heures sous un feu violent d'infanterie avec projection de grenades à main que ses hommes rejetaient sur l'ennemi, s'est replié par ordre le dernier après avoir assuré l'évacuation des blessés.

Sergent CHAMBERT, 168^e d'infanterie : s'est porté à l'assaut d'une ligne de retranchements établie sous bois, entraînant ses hommes par son ardeur et a été blessé dans la tranchée conquise.

Soldat territorial FRIZOT, 169^e d'infanterie : en surveillance dans le boyau d'une tranchée conquise, en a interdit l'entrée à l'ennemi, tantôt se servant de son fusil, tantôt plaçant des sacs à terre avec le plus grand calme au milieu des éclatements de grenades. S'est déjà fait remarquer en maintes occasions par sa belle conduite au feu.

Soldat GRATIEN, 168^e d'infanterie : s'est spontanément offert à reconnaître un blockhaus ennemi. Tué en exécutant cette reconnaissance. Se présentait pour toutes les missions dangereuses.

Soldat SCEBALT, 168^e d'infanterie : s'est spontanément offert à reconnaître un blockhaus ennemi. Grièvement blessé en exécutant cette reconnaissance. Se présentait pour toutes les missions dangereuses.

Soldat territorial COULY, 168^e d'infanterie : a entraîné ses camarades à l'assaut d'une tranchée ennemie sous le feu d'une mitrailleuse et a été blessé au cours de cet assaut. Fait preuve en toute occasion d'un calme et d'un courage remarquables.

Soldat DOLBEC, 353^e d'infanterie : dans un assaut exécuté par sa section, s'est élancé le premier dans un boyau de communication à la poursuite de soldats allemands qui fuyaient ; grièvement blessé et isolé de ses camarades, a signalé pendant plusieurs heures à haute voix les entreprises tentées par l'ennemi pour reprendre possession de la tranchée perdue.

Soldat NOTZ, 353^e d'infanterie : faisait partie d'une section qui s'est tenue pendant dix-huit heures sous les balles et les grenades dans les tranchées conquises. A rejeté de nombreuses grenades sur l'ennemi et a eu la main emportée par l'explosion d'un de ces projectiles.

Capitaine CARLES, 3^e d'infanterie coloniale : tombé glorieusement au combat du 19 septembre en conduisant bravement sa compagnie à l'assaut sous un feu intense.

Capitaine BUREAU, 3^e d'infanterie coloniale : très belle conduite au combat du 22 août où, renversé et blessé par un obus, il a donné le plus bel exemple d'énergie et de courage en reprenant peu à peu le commandement de sa compagnie sous un feu meurtrier, jusqu'au moment où il fut foudroyé par une balle qui l'atteignit à la tête.

Chef d'escadron FERAL, 3^e d'artillerie coloniale : tombé glorieusement à son poste de combat, le 10 février, en dirigeant sous un feu très violent le tir de ses batteries au combat d'un village.

Sous-lieutenant PAMART, 6^e groupe d'artillerie d'Afrique : observateur dans une tranchée de première ligne contre laquelle était dirigée une attaque, a continué sous un bombardement très violent de l'artillerie ennemie à régler avec sang-froid le tir de sa batterie. Tombé glorieusement à son poste le 3 février.

Pasteur protestant de RICHEMONT, au groupe de brancardiers de corps : a assuré son ministère avec un dévouement remarquable, n'hésitant pas à se porter aux endroits les plus exposés pour encourager les hommes. Grièvement blessé par un éclat d'obus le 5 février, est mort des suites de ses blessures.

Sergent SEVES, 1^{er} d'infanterie coloniale : a fait preuve de la plus grande bravoure et de la plus grande énergie en restant à son poste quoique malade et en exécutant seul pendant plusieurs nuits consécutives (du 6 au 12 janvier), dans une zone très dangereuse, une série de reconnaissances poussées jusqu'aux tranchées ennemies, ce qui lui a permis de fournir au commandement de très précieux renseignements.

Brancardier LE GAC, 1^{er} d'infanterie coloniale : le 17 décembre, dans les tranchées d'un secteur, a été grièvement blessé en allant relever un blessé sur un terrain particulièrement battu par le feu de l'ennemi, donnant ainsi un bel exemple de courage et de dévouement.

Sergent BICHON, 2^e d'infanterie coloniale : blessé au combat d'un village le 22 août, et coupé de son régiment, est resté quatre mois dans la région occupée par l'ennemi, vivant en perpétuel danger, et a réussi, en passant par la Hollande et l'Angleterre, à rejoindre son régiment.

Médecin auxiliaire KERUZORÉ, 22^e d'infanterie coloniale : atteint de deux blessures par éclat d'obus au combat du 1^{er} février en se portant au secours de militaires qui venaient

d'être blessés, leur a prodigué ses soins, sans s'occuper de son état, avec un sang-froid et un dévouement remarquables ; a fait ensuite 45 kilomètres à pied pour regagner son cantonnement et a refusé d'être évacué.

Soldat HEULET, 33^e d'infanterie coloniale : blessé le 23 décembre au début de l'action, d'une balle qui lui avait enlevé la moitié de la figure et, n'ayant pu quitter la tranchée, est resté jusqu'à la fin du combat sans faire entendre une plainte, donnant ainsi à ses camarades un exemple d'énergie surhumaine. S'est encore rendu utile aux combattants en leur passant des cartouches.

Canonnière LE ROY, 1^{er} d'artillerie coloniale : a fait preuve de courage et de sang-froid dans tous les combats auxquels la batterie a pris part. Grièvement blessé le 11 janvier.

Maréchal des logis BOLZER, 2^e d'artillerie coloniale : excellent sous-officier dévoué et courageux, a fait preuve, depuis le début de la campagne, de sang-froid et de réelles qualités de commandement dans les moments difficiles. Blessé grièvement, le 2 février, par un éclat d'obus.

Maître pointeur MAGUER, artillerie d'une division L. C. : arrivant à sa batterie au moment où un obus ennemi tombait sur une pièce, s'est précipité pour éteindre l'incendie du caisson que l'explosion avait fait fuser.

Brigadier REYNAUD, 4^e d'artillerie lourde du corps colonial : observateur aux tranchées avancées, le 3 février, a montré le plus grand sang-froid sous un bombardement violent. Projeté deux fois à terre par l'explosion des projectiles, n'a pas abandonné le sous-lieutenant tué à côté de lui et a transporté son corps hors des tranchées dans des conditions très périlleuses.

Lieutenant PINOTEAU, 7^e bataillon colonial : le 28 août, dans un combat, a été mortellement frappé en tête de sa section qu'il entraînait vigoureusement à la contre-attaque.

Sous-lieutenant BRAIL, 7^e dragons : s'est distingué à plusieurs reprises au cours de la campagne en exécutant des reconnaissances difficiles, notamment le 23 août et le 12 septembre. En dernier lieu, le 28 septembre, conduisant une reconnaissance dans des conditions particulièrement périlleuses, a mis pied à terre pour la continuer et a, de ce fait, été fait prisonnier après avoir été grièvement blessé de neuf balles on se défendant.

Maréchal des logis STHEME DE JUBECOURT, 17^e dragons : tué le 23 septembre en secondant son officier de peloton dans une reconnaissance exécutée dans des conditions particulièrement périlleuses et après une énergique défense. Avait été proposé pour la médaille militaire pour avoir ramené sous le feu son officier de peloton grièvement blessé.

Brigadier FAVROT, 17^e dragons : blessé en secondant son officier de peloton dans une reconnaissance exécutée dans des conditions particulièrement périlleuses, et fait prisonnier après une énergique défense.

Lieutenant HARGANT, 44^e territorial d'infanterie : officier très allant et de grande bravoure. A dirigé avec succès et intelligence plusieurs reconnaissances dangereuses. Tué le 21 février, au cours de l'une d'elles.

Soldat SOUCHEYRE, 97^e territorial d'infanterie : étant en sentinelle lors du bombardement du 4 février, un premier obus tombe à côté de lui. A un de ses camarades lui demandant si le tir se rapproche, il répond : « Oui, presque sur moi, la fumée m'étouffe. » Il reste néanmoins courageusement à son poste et continue à remplir son rôle d'observateur jusqu'à ce qu'un deuxième obus le frappe mortellement quelques instants plus tard.

Lieutenant MOUCHARD et **sergent MAILLARD**, escadron V. B. 1 : ont fait preuve de la plus brillante audace et d'un dévouement absolu au cours de nombreuses missions de bombardement. Sont tombés glorieusement au cours d'une mission en vol de nuit.

Maréchal des logis PONCELET, 41^e d'artillerie : a fait preuve de courage et d'initiative dans divers engagements. Le 29 septembre a contribué à ramener un canon de 75 dont les atellages avaient été dispersés par le feu violent de l'artillerie ennemie et, vu l'impossibilité de ramener l'autre canon, a pris l'initiative de le déclaveter et de le mettre hors d'usage, toujours sous le feu de l'ennemi.

CITATIONS

(Suite.)

Sergent GRISELLE, 3^e bataillon d'infanterie légère d'Afrique : frappé à mort tandis qu'il résistait avec une poignée d'hommes dans les tranchées conquises sur les Allemands.

Sergent SALIOL, 3^e bataillon d'infanterie légère d'Afrique : frappé à mort tandis qu'il résistait héroïquement avec une poignée d'hommes dans les tranchées conquises sur les Allemands.

Chasseur ODET, 3^e bataillon d'infanterie légère d'Afrique : s'est signalé par son courage depuis le début de la campagne. Atteint par un éclat d'obus au bras gauche, n'a pas voulu quitter la tranchée pour aller se faire panser.

Sergent MICHEE, 1^{er} bataillon d'infanterie légère d'Afrique : a conduit son groupe avec un entrain et une bravoure exemplaires. Déjà cité deux fois. A été tué.

Adjudant-chef SARRAZIN, 3^e bis de zouaves : s'est emparé d'un entonnoir, l'a organisé sous un feu violent, s'y est maintenu avec une poignée d'hommes et a été grièvement blessé.

Soldat BENHAMOUN, 3^e zouaves : atteint de six blessures, a continué à charger, déclarant à son sergent qu'il le suivrait jusqu'au bout ; a été tué.

Soldat BERTHAUD, 3^e bis de zouaves : bien que malade, a tenu à suivre sa section, s'est élancé le premier hors de la tranchée et a entraîné plusieurs de ses camarades à l'assaut. Est tombé mortellement frappé au bord de la tranchée allemande.

Sergent MARCELLESI, 3^e bis de zouaves : a montré dans les combats des 17 et 18 février un courage et un sang-froid remarquables. Grièvement blessé, est mort des suites de ses blessures.

Caporal GENIES, 3^e bis de zouaves : a entraîné brillamment son escouade à l'assaut. Est tombé mortellement frappé au moment où il pénétrait dans la tranchée ennemie.

Sous-lieutenant RAUFAING, 3^e bis de zouaves : mortellement blessé en allant reconnaître à découvert un emplacement favorable pour soustraire sa compagnie au feu de l'artillerie.

Adjudant-chef ALLEGRET, 3^e bis de zouaves : a entraîné vigoureusement ses hommes à découvrir pour parer à une violente contre-attaque allemande. A été tué en protégeant, revolver au poing, les hommes qui lançaient des pétards.

Sergent VASSALOT, 3^e bis de zouaves : blessé une première fois, a rejoint son poste aussitôt pansé. A été tué alors qu'il maintenait avec énergie ses hommes à leur poste, sous un feu violent de bombes d'artillerie et de mousqueterie.

Adjudant-chef RUELLAN, 3^e bis de zouaves : s'est précipité avec quelques hommes dans la tranchée de deuxième ligne allemande, a fait de sa main un officier et plusieurs hommes prisonniers. A soutenu plusieurs heures un combat acharné à coups de pétards. N'a cessé de faire preuve d'activité et d'audace jusqu'au moment où il est tombé grièvement blessé.

Sergent DESNOYERS, 3^e bis de zouaves : a déployé une vigueur exceptionnelle, lors d'un assaut. A été tué au moment où il pénétrait presque seul dans un boyau ennemi.

Sergent DAUDE, 3^e bataillon d'infanterie légère d'Afrique : frappé à mort tandis qu'il résistait héroïquement avec une poignée d'hommes dans les tranchées conquises sur les Allemands.

Sergent PAOLI, 3^e bataillon d'infanterie légère d'Afrique : sous-officier d'une vaillance et d'un sang-froid remarquables. A entraîné énergiquement sa troupe jusqu'à la deuxième ligne allemande. Blessé grièvement au cours de l'action, a succombé à ses blessures.

Chasseur BOCK, 3^e bataillon d'infanterie légère d'Afrique : chef de pièce à la section de mitrailleuses, a fait preuve, depuis le début de la campagne, d'un courage exemplaire. A été tué sur sa pièce en soutenant une attaque sous un feu violent de l'ennemi.

Soldat MAÏGE, 2^e bataillon territorial de chasseurs alpins : au cours d'une attaque de nuit, bien que grièvement atteint de deux balles, une à la cuisse, l'autre au ventre, n'a pas hésité à donner l'aveil à son poste en l'appelant aux armes et en continuant à tirer jusqu'à épuisement de son magasin.

Lieutenant BLACHÈRE, 2^e bataillon de chasseurs alpins : au cours d'un bombardement, sans s'inquiéter du danger qu'il allait courir, s'est précipité hors de l'abri où il se trouvait en sûreté pour secourir un de ses chasseurs qui venait de tomber atteint d'un éclat d'obus. Est tombé à son tour mortellement atteint, victime de son dévouement.

M^{me} LEMOINE, en religion mère **SAINT-PROSPER**, supérieure des sœurs de Saint-Thomas de Villeneuve, de l'hôpital mixte de Soissons : a donné le plus bel exemple de courage et d'abnégation en maintenant sa communauté à l'hôpital de Soissons pendant l'occupation allemande de septembre 1914 et les bombardements successifs de la ville et de l'établissement qui l'ont suivie. Son dévouement et celui de son personnel ont permis de soigner des milliers de blessés et de malades dans des conditions exceptionnellement favorables, sous le feu de l'ennemi.

Chef de bataillon OUDRY, état-major d'une division : nommé chef d'état-major d'une division placée dans un secteur difficile, en face d'un ennemi entreprenant, a contribué par son travail et sa ténacité à assurer les succès de la division qui, d'attaquée, est devenue agressive, et a su annihiler les entreprises de l'ennemi.

Soldat HOURIEZ, infirmier de l'hôpital de Saint-Riquier : employé dans un service de contagieux, n'a cessé d'y donner l'exemple de la plus grande abnégation, de prodiguer ses soins aux malades avec un dévouement absolu, et y a contracté l'affection à laquelle il a succombé.

Sergent MARCILLY, 150^e d'infanterie : n'a cessé de se signaler par de nombreux actes de courage et de bravoure. Mortellement blessé, le 24 février, à la tête de sa section.

Sous-lieutenant COSSON, 5^e bataillon de chasseurs à pied : le 23 janvier, attaqué par des forces nombreuses, après un bombardement extrêmement violent dans les tranchées qu'il occupait avec un groupe de chasseurs, a résisté jusqu'à la mort, gagnant par sa défense héroïque l'estime de l'ennemi, qui lui a rendu les derniers devoirs avec les honneurs militaires.

Sous-lieutenant DE CHARPIN-FEUGE-ROLLES, 334^e d'infanterie : blessé mortellement le 17 février en entraînant sa compagnie à l'assaut des tranchées ennemies.

Chef de bataillon BARRIE, 13^e bataillon de chasseurs à pied : officier d'état-major de premier ordre, s'est particulièrement distingué au début de la campagne par le sang-froid avec lequel il a rempli les missions les plus périlleuses. Ayant pris le commandement du 13^e bataillon de chasseurs alpins, s'est affirmé comme un chef de corps de grande valeur. A été mortellement blessé sur la ligne de feu après avoir durant trois jours, à la tête de son bataillon, lutté sans relâche pour la prise de vive force d'une position très fortifiée.

Lieutenant VIALLET, 13^e bataillon de chasseurs : blessé le 3 septembre, et revenu au front, n'a cessé de déployer les plus belles qualités militaires, notamment le 20 janvier, son capitaine ayant été blessé, a pris énergiquement le commandement de sa compagnie et l'a conduite à l'assaut sous le feu de mitrailleuses allemandes.

Lieutenant CHAUTEMPS, 53^e bataillon de chasseurs à pied : commandant de compagnie d'une rare intrépidité, a fait preuve au cours de ses combats des 19 et 20 janvier des plus belles qualités militaires. Est glorieusement tombé le 20 janvier à la tête de sa compagnie qu'il conduisait à l'assaut.

Sous-lieutenant VATON, 12^e bataillon de chasseurs à pied : s'est signalé aux combats du 22 août en entraînant vigoureusement sa section à l'assaut à la baïonnette à plusieurs reprises. Mortellement blessé à la tête de sa section le 21 février après avoir donné à ses hommes le plus bel exemple de courage et de sang-froid.

Sous-lieutenant ROSTAING, 13^e bataillon de chasseurs à pied : à la tête de sa section a brillamment atteint une tranchée ennemie à la suite d'un assaut ; grièvement blessé en essayant de mettre le feu à la paille sur laquelle étaient couchés les tireurs ennemis.

Sous-lieutenant NAVELO, 13^e bataillon de chasseurs à pied : officier actif et courageux, dans des circonstances particulièrement difficiles et sous le feu violent des mitrailles-

ses a entraîné brillamment sa section six fois de suite à l'assaut d'une position fortifiée.

Sous-lieutenant VACHON-FRANCE, 13^e bataillon de chasseurs à pied : a brillamment entraîné sa section à l'assaut de tranchées ennemies ; par six fois, sous un feu violent, est arrivé à la tête de sa section au réseau de fils de fer, donnant un bel exemple d'audace et d'énergie.

Sous-lieutenant TRILLES, 13^e bataillon de chasseurs à pied : a entraîné avec une vigueur remarquable à cinq reprises sa section à l'assaut de tranchées ennemies, le 21 janvier ; a été blessé au dernier assaut.

Lieutenant KIENER et **sergent VERNU**, 53^e bataillon de chasseurs à pied : ont entraîné leurs chasseurs à l'assaut avec le plus brillant courage et sont tombés mortellement frappés sur le réseau de fils de fer ennemis.

Adjudant-chef MOLLARD, 13^e bataillon de chasseurs à pied : a toujours fait preuve des plus belles qualités militaires ; s'est particulièrement distingué les 29 et 30 août, le 5 septembre. Blessé mortellement le 20 janvier en entraînant sa section à l'assaut d'une tranchée.

Adjudant BRUNEL, 13^e bataillon de chasseurs à pied : a fait preuve au cours des attaques du 20 janvier, du plus grand sang-froid et de la plus belle énergie. Blessé mortellement au cours de l'assaut d'une tranchée.

Adjudant MARTIN, 13^e bataillon de chasseurs à pied : sous-officier dévoué et énergique, frappé mortellement en entraînant sa section à l'assaut d'une tranchée ennemie sous un feu violent de mitrailleuses.

Sergents TISSIER et **BOURGEOIS**, 13^e bataillon de chasseurs : blessés au début d'une attaque, ont conservé le commandement de leur section et ont été tués en l'entraînant à l'assaut.

Caporal MORCH, 13^e bataillon de chasseurs à pied : a brillamment entraîné sa section dans les charges à la baïonnette ; puis, ayant reçu l'ordre de faire installer un réseau de fils de fer et deux de ses hommes ayant été tués au cours de cette organisation, a terminé lui-même cette installation sous un feu violent. A été grièvement blessé.

Chasseur FLOQUET, 53^e bataillon de chasseurs à pied : a fait preuve, depuis le début de la campagne, du plus grand courage et du plus beau dévouement ; mortellement frappé le 2 février, en allant, sous un feu violent de mitrailleuses, à courte distance, relever un adjudant blessé dans une tranchée.

LA 10^e COMPAGNIE DU 40^e D'INFANTERIE : chargée d'enlever le 17 février, un bois organisé et occupé par l'ennemi, s'est lancée brillamment à l'attaque. A enlevé le bois à la baïonnette. S'y est organisée rapidement et s'y est maintenue malgré un bombardement violent d'obus de gros calibre et de bombes. Quoiqu'elle ait perdu tous ses officiers, son adjudant et environ la moitié de son effectif, a repoussé le 18, au point du jour, deux vigoureuses attaques allemandes, dont la première était préparée par l'artillerie, et s'est maintenue sur la position conquise.

Chef d'escadron CORDA, état-major d'un corps d'armée : a exécuté sur tout le front du corps d'armée, et souvent sous le feu des tranchées ennemies une série de reconnaissances ayant pour but l'organisation d'un réseau de liaisons et de commandement. S'est acquitté de sa mission avec succès.

Capitaine BOISTEL, 11^e d'infanterie : a brillamment conduit sa compagnie au feu. Malgré trois blessures, est resté à sa tête jusqu'au moment où il a été atteint mortellement.

Capitaine RAVAILLE, 55^e d'artillerie : a montré sans cesse un mépris absolu du danger et a réussi par la mise en œuvre des pièces de montagne et des mortiers placés sous ses ordres, à ruiner une partie des organisations défensives de l'ennemi.

Lieutenant BOUCHE, 11^e d'infanterie : chef d'une section de mitrailleuses chargée d'appuyer l'attaque d'une tranchée ennemie, aux combats des 16 et 17 février, a eu sa section par trois fois culbutée par des bombes de gros calibre et une partie de son personnel blessé. A réparé sur place à chaque reprise ses pièces momentanément inutilisées, s'est mis en batterie à découvert, à moins de 40 mètres de la ligne ennemie. A été tué en reconnaissant une nouvelle position.

Sous-lieutenant CASTELLO, 58^e d'infanterie : a magnifiquement conduit sa section à l'assaut des retranchements ennemis, se relevant après une première blessure et menant le combat jusqu'à ce qu'une seconde balle, tirée à bout portant, le fit tomber glorieusement en avant de sa section.

Sous-lieutenant GAUCH, 40^e d'infanterie : a entraîné avec une rare énergie, sous un feu des plus violents, sa section à l'attaque d'un bois organisé par l'ennemi. Tué au cours de l'action.

Sous-lieutenant GOYET, 58^e d'infanterie : commandait une section tenue en réserve, au cours de l'attaque d'une position fortement retranchée, mais frémissant d'impatience en voyant courir à l'assaut, a spontanément lancé sa section en avant et est tombé glorieusement à la tête de ses hommes, que son exemple avait électrisés.

Sous-lieutenant MOURET, 58^e d'infanterie : au cours d'un assaut d'une position ennemie formidablement retranchée, a entraîné sa section en avant avec fougue. Est tombé après l'avoir maintenue pendant plus de trois heures devant les réseaux allemands, sous un feu très violent de mousqueterie.

Sous-lieutenant REVERCHON, 58^e d'infanterie : jeune officier du plus brillant courage. A assuré, les 16, 17 et 18 février, une liaison étroite entre l'artillerie et l'infanterie qui a permis de conserver le terrain conquis et de repousser trois contre-attaques. A été tué.

Sous-lieutenant RINN, 112^e d'infanterie : chargé de conduire une fraction à l'attaque successive à une explosion de mine, s'est élancé le premier, est tombé à demi enseveli dans l'excavation produite, une jambe brisée. A remis froidement le commandement de la fraction à son sous-officier et n'a cessé d'encourager de la voix et du geste ses hommes qui se portaient en avant, donnant ainsi à tous un bel exemple de courage et de sang-froid. N'a pu être relevé que pendant la nuit suivante.

Sous-lieutenant SANTOLINI, 40^e d'infanterie : le 17 février, a enlevé très brillamment sa compagnie à l'attaque d'un bois organisé et occupé par l'ennemi. A tenu dans ce bois tout le jour et toute la nuit, malgré un bombardement intense. A repoussé le matin du 18 une vigoureuse attaque ennemie. Tué à la fin du combat.

Lieutenant NIRASCOU, 111^e d'infanterie : chargé d'attaquer le 17 février un poste ennemi fortement organisé, a obtenu un succès définitif avec le minimum de pertes, grâce à une préparation aussi intelligente que minutieuse.

Adjudant MARI, 40^e d'infanterie : très brillant sous-officier déjà cité à l'ordre de l'armée, remarquable par sa bravoure et son sang-froid. A été tué le 17 février à l'attaque d'un bois organisé et occupé par l'ennemi en entraînant vigoureusement sa section à l'assaut de la position.

Adjudant NOBILI, 112^e d'infanterie : s'est fait remarquer par son sang-froid et son habileté dans le commandement de batteries et mortiers. A été tué à son poste.

Sergent-major ANDRIEU, 40^e d'infanterie : tous les officiers de sa compagnie ayant été tués, a pris le commandement de cette unité et a su par son énergie, résister à une forte contre-attaque ennemie.

Sergent-major ROBERT, 7^e génie : après l'explosion de fourneaux de mine, a été un des premiers à sauter dans les entonnoirs profonds. A aidé puissamment le chef de la colonne d'assaut en prenant l'initiative de diriger les groupes d'infanterie et en commandant immédiatement le travail d'organisation des positions conquises.

Sergent GIRAUD, 7^e génie : est tombé en s'élancant, la cisaille à la main, pour couper d'épais réseaux de fils de fer battus par des feux à bout portant.

Sergent VEYRENCQ, 3^e d'infanterie : a fait constamment preuve du plus grand courage. Tué le 11 février, en faisant courageusement son devoir dans la tranchée, à 30 mètres des Allemands, dans un poste d'observation qu'il avait lui-même organisé pour assurer plus de sécurité à ses hommes.

Caporal REYNAUD, 112^e d'infanterie : déjà cité à l'ordre de la division pour sa belle conduite lors de l'attaque d'une tranchée, le 20 décembre 1914. Le 19 février, ayant été désigné pour occuper un poste très périlleux, s'est fait remarquer de nouveau par son éner-

gie et son mépris du danger. Mortellement frappé dans l'accomplissement de sa mission.

Soldat AUBERT, 112^e d'infanterie : blessé une première fois au début de la campagne, a demandé à revenir sur le front. A fait preuve, pendant les journées des 16 et 17 février, de beaucoup de bravoure et d'entrain. A été tué après avoir abattu un officier allemand qui conduisait une contre-attaque.

Soldat ROBERT, 58^e d'infanterie : quoique blessé, est resté dans la tranchée toute la journée pour faire le coup de feu, déclarant que ses camarades n'étaient pas assez nombreux pour garder la tranchée.

Chef de bataillon LANGEON, 6^e bataillon de chasseurs : a dirigé avec méthode et énergie l'attaque par son bataillon, d'une position allemande très fortement organisée; a pris, aussitôt après un brillant assaut, de très judicieuses dispositions pour l'occupation et l'organisation de cette position conquise, repoussant les retours offensifs de l'ennemi.

Chef de bataillon NICOLAS, 2^e bataillon de chasseurs : a vigoureusement commandé son bataillon à l'attaque de positions ennemies, solidement organisées, et dont il s'est emparé après un brillant assaut, méthodiquement préparé.

Capitaine BAUDOT, 7^e bataillon de chasseurs : n'a cessé, depuis le commencement de la campagne, de faire preuve d'une bravoure remarquable et des plus brillantes qualités militaires. Déjà cité une fois à l'ordre de l'armée. A été frappé mortellement, le 23 janvier, au cours d'une reconnaissance effectuée en avant des lignes pour renouveler une attaque contre des mitrailleuses ennemies.

Capitaine MANSUY, 2^e bataillon de chasseurs : malgré un feu violent qui avait fait perdre à sa compagnie le tiers de son effectif, a fait preuve de la plus belle énergie en relevant une tranchée allemande précédée d'un réseau de fils de fer.

LÉGION D'HONNEUR

Sont nommés dans la Légion d'honneur :

Au grade d'officier.

Chef de bataillon BLANC, 117^e d'infanterie : excellent officier, très énergique, très courageux et très calme. Blessé le 22 août, est revenu au front le 7 octobre. A pris pendant quelques jours le commandement du régiment qu'il a conduit le 8 octobre à l'attaque. Au combat du 27 octobre, s'est signalé par son courage, a été cité à l'ordre de l'armée pour sa belle conduite. A été évacué pour plâtrerie le 7 novembre, étant revenu au front complètement guéri.

Capitaine SEGONNE, 101^e d'infanterie : blessé le 22 août alors qu'il entraînait sa compagnie en avant sous un feu violent d'artillerie. Est revenu sur le front dès le 22 septembre; a été de nouveau blessé, peu de jours après, pendant les journées des 23-29 septembre alors qu'il commandait le 1^{er} bataillon du régiment. Officier tout à fait remarquable par son sang-froid, son mépris du danger et son coup d'œil tactique.

Général de brigade WEYWADA, commandant une brigade d'infanterie : a préparé et dirigé avec une énergie et une ténacité dignes d'éloges, l'attaque exécutée le 19 février par sa brigade en avant du front d'une division.

Lieutenant-colonel JOLIVET DE RIENCOURT, MASSON DE LONGPÉZ, 14^e d'infanterie : chargé le 16 février d'attaquer avec son régiment une position ennemie très solidement organisée, a fait sous le feu, de nombreuses reconnaissances qui lui ont permis de préparer son attaque en prenant des dispositions parfaitement appropriées. A poursuivi l'attaque avec méthode et ténacité et a réussi par son énergie à prendre pied sur l'objectif assigné et à le conserver. Le 19 février, a contribué par ses habiles dispositions à la prise d'une tranchée dont l'occupation qu'il a maintenue sous de violentes contre-attaques, a flanqué la gauche d'un régiment voisin dans un bois et lui a permis de s'y installer.

Chef d'escadrons PLEUCHOT, 5^e dragons : pendant toute la campagne, a rendu les meilleurs services; s'y est plusieurs fois distingué. Contusionné le 11 octobre par plusieurs éclats

d'obus, dont l'un a fracassé la lunette qu'il portait au ceinturon. Pendant sa longue carrière n'a mérité que des éloges.

Lieutenant-colonel CHARPY, 84^e d'infanterie : chef de corps de premier ordre. N'a cessé d'obtenir, lentement, c'est vrai, mais méthodiquement et sûrement des résultats décisifs toutes les fois qu'il s'est trouvé en première ligne. Vient de passer onze jours dans les tranchées; grâce à son intelligente direction et à son initiative, son régiment a réussi à s'emparer de 800 mètres de tranchées de la première ligne ennemie et à s'y consolider malgré de vigoureuses et nombreuses contre-attaques, tout en infligeant à l'adversaire des pertes considérables. A pris dans les tranchées ennemies quatre mitrailleuses et un canon-revolver et y a fait de nombreux prisonniers.

Colonel MIREPOIX, commandant une brigade d'infanterie : officier supérieur du plus grand mérite et d'une valeur militaire hors pair. A servi avec la plus grande distinction depuis le début de la campagne, d'abord comme chef de corps, puis à l'état-major d'un corps d'armée et enfin comme colonel commandant une brigade. Dans le dernier emploi, s'est dépensé sans compter et véritablement surmené pour assurer dans les meilleures conditions l'organisation défensive du secteur qui lui était confié.

Colonel Godard, 25^e d'artillerie : s'est employé sans compter depuis quatre mois à organiser le tir d'une puissante artillerie lourde destinée à combattre les batteries ennemies. L'a mis en œuvre avec beaucoup de méthode et d'aplomb au cours des combats des 17, 18, 19 et 20 février. Déjà cité à l'ordre de l'armée.

Au grade de chevalier.

Lieutenant LARMIGNAT, 117^e d'infanterie : jeune officier sorti de Saint-Cyr au début de la campagne, ayant fait dix-huit mois d'école, commandé sa compagnie depuis le mois d'août. Blessé en septembre, le 24, il en a repris le commandement en revenant sur le front en novembre, plein d'entrain, de courage et d'ardeur. Il a en toutes circonstances entraîné sa troupe. Blessé grièvement en entraînant de nouveau ses soldats.

Capitaine ROY, 117^e d'infanterie : blessé grièvement par un éclat d'obus à l'aine. Officier très brave ayant une autorité sur ses subordonnés, d'une énergie très calme, excellent commandant de compagnie. S'est fait remarquer dans tous les combats auxquels il a pris part.

Chef de bataillon DETRIE, 117^e d'infanterie : excellent officier à tous points de vue. Très énergique, très courageux. A pris part à tous les combats où le régiment a été engagé en qualité d'officier adjoint au colonel. Promu chef de bataillon le 1^{er} septembre 1914, a été blessé le 24 en faisant une reconnaissance. Est revenu sur le front le 15 février.

Capitaine GAILLARD, 124^e d'infanterie : officier déjà ancien qui s'est comporté très bravement depuis le début de la guerre; a été blessé grièvement le 21 septembre à la tête de son bataillon qu'il commandait.

Capitaine MONNIER, 117^e d'infanterie : blessé le 31 août. Revenu au front le 24 décembre. A toujours été un très bon officier, courageux, énergique.

Capitaine OCTOBON, 14^e d'infanterie : adjoint au chef de corps, a rendu dans cette situation, par son dévouement, depuis le début de la campagne, les plus précieux services. A notamment exécuté, à différentes reprises, et en particulier les 15, 16 et 17 février 1915, des reconnaissances très périlleuses qui ont permis de situer exactement les emplacements et les défenses de l'ennemi et de les attaquer avec succès.

Capitaine TAILLET, 2^e rég. mixte de zouaves-tirailleurs : déjà proposé antérieurement au titre du Maroc. S'est acquis de nouveaux titres pendant la campagne actuelle, où il s'est toujours brillamment comporté, en particulier dans les combats du 2 au 9 novembre.

Capitaine d'artillerie MATHIEU, service aéronautique : à la suite d'une panne de moteur survenue au cours d'une reconnaissance tactique dans les lignes allemandes, a fait preuve de sang-froid et de bravoure et a sauvé son avion sous le feu ennemi et dans des conditions périlleuses. Signalé déjà plusieurs fois par sa maîtrise comme pilote.

Capitaine MAITRE-DEVALLO, 19^e bataillon du génie : très brillant ingénieur des ponts et chaussées avant la guerre, a rendu les plus éminents services dans l'organisation de son secteur. Toujours sur la brèche, d'un courage personnel à toute épreuve, il a été non seulement un organisateur, mais un conseiller technique et tactique des plus précieux.

Lieutenant MULLERET, 246^e d'infanterie : porte-drapeau, a été blessé grièvement le 6 septembre, au moment où il montait à l'assaut, drapeau déployé. Revenu sur le front le 30 janvier, et placé à la tête d'une compagnie, a été de nouveau blessé grièvement le 7 février, à côté de son chef de bataillon, tué à ses côtés.

Sous-lieutenant GERARDIN, 229^e d'infanterie : n'a pas cessé depuis le début de la campagne de faire montre d'initiative, d'activité et d'énergie. Blessé à la tête le 17 février, a voulu conserver le commandement de sa section qui venait d'être attaquée et dont la position restait particulièrement exposée. A été très sérieusement blessé une seconde fois dans la journée du 18 février.

Capitaine TRICAND DE LA GOUTTE, 13^e bataillon de chasseurs alpins : a pris part brillamment à de nombreux combats. Après la blessure mortelle de son commandant de bataillon, a pris, bien que le moins ancien, le commandement du bataillon, l'a maintenu sous un feu violent de l'ennemi, et a organisé la défense méthodique du terrain conquis, faisant ainsi preuve des plus belles qualités d'énergie et de commandement.

Lieutenant GHANUT, 27^e bataillon de chasseurs alpins : déjà blessé deux fois dans des combats antérieurs, a, le 21 janvier, conduit brillamment sa compagnie à l'attaque des positions avancées ennemies qu'il a enlevées et a été très grièvement blessé en s'élancant à la tête de ses hommes à l'assaut des dernières tranchées allemandes. N'ayant pu être évacué avant la nuit à cause de la violence du feu, est resté pendant six heures au milieu de ses hommes, ne cessant, malgré ses souffrances, de les reconforter par sa parole et de les conseiller dans l'organisation de la position. A donné ainsi le plus bel exemple de courage et de stoïcisme.

Sous-lieutenant GRASSET, 27^e bataillon de chasseurs alpins : officier d'une rare énergie. Déjà cité à l'ordre de l'armée. A mené sa section à l'attaque très crânement en se portant trois en avant de ses hommes. A reçu au cours de l'assaut deux blessures graves au flanc et au bras.

Capitaine BOITEL, 148^e d'infanterie : a brillamment enlevé sa compagnie, l'a maintenue pendant sept heures sous un feu violent de mitrailleuses, a conservé jusqu'au moment où il a été relevé, le terrain conquis.

Lieutenant DEGOUY, 148^e d'infanterie : gravement blessé, après avoir débouché avec deux sections de sa compagnie.

Sous-lieutenant CASANOVA, 30^e d'infanterie : d'une bravoure remarquable, a pu parvenir, quoique blessé au bras, à se dégager en tuant à coups de revolver quatre Allemands. A ensuite regagné les tranchées sous le feu des mitrailleuses.

Lieutenant JOLY, 39^e d'infanterie : d'une bravoure remarquable. A été blessé à trois reprises, s'est fait panser sur place sommairement et n'a abandonné le commandement de sa compagnie qu'après avoir été très grièvement blessé à la tête.

Lieutenant COLOMBET, 6^e chasseurs d'Afrique : a soutenu avec sa section de mitrailleuses, le 16 février, l'attaque d'un régiment d'infanterie. L'a maintenue sur la position conquise sous un violent bombardement et sous le feu des mitrailleuses ennemies. N'a quitté son poste, le 17 février, qu'après que ses deux pièces eurent été détruites et tous ses hommes, moins trois, tués ou blessés.

Lieutenant de réserve PELLISSIER, 33^e d'infanterie coloniale : faisant partie d'un bataillon chargé d'enlever un bois fortement défendu, a entraîné vigoureusement sa compagnie en avant et est tombé grièvement blessé.

Lieutenant de réserve LOURDE, 33^e d'infanterie coloniale : sa compagnie étant en première ligne d'un bataillon chargé d'enlever un bois fortement défendu, a vigoureusement entraîné sa section à l'assaut et est tombé très grièvement blessé en parvenant à la lièze, dans un suprême effort.

Lieutenant BERNON, 1^{er} génie : depuis cinq semaines, est resté jour et nuit au feu. Grâce à son activité, à sa décision et à son audace, a pu arrêter, le 16 février, les progrès de l'ennemi et solidement organiser un centre de résistance.

Capitaine PELUD, 5^e d'infanterie coloniale : blessé le 23 août, revenu rapidement au front; toujours prêt à marcher, notamment le 16 février où, par une vigoureuse contre-attaque, il a refoulé l'ennemi qui menaçait de tourner la position occupée.

Capitaine DESMIER, 5^e d'infanterie coloniale : blessé le 30 août (poumon traversé), revenu peu après en ligne, a reçu, le 16 février, deux graves blessures dans le combat corps à corps soutenu par sa compagnie.

Sous-lieutenant JEGOUX, 33^e d'infanterie coloniale : faisant partie d'un bataillon chargé d'enlever un bois fortement défendu, a entraîné vigoureusement en avant sa compagnie placée en première ligne et est tombé à sa tête grièvement blessé.

Capitaine JULIE, 32^e d'infanterie : blessé le 6 septembre, a rejoint le 22 octobre. Noté comme le meilleur commandant de compagnie de son régiment. Vivement attaqué, le 16 février, a su résister; les jours suivants, dans le réduit qu'il commandait, a montré activité, intelligence et sens des nécessités du combat.

Sous-lieutenant MAUVIN, 14^e d'infanterie : a donné le plus bel exemple d'énergie, de courage et d'entrain, le 16 février 1915, lançant à l'attaque des tranchées ennemies son unité à la tête de laquelle il est entré dans les lignes allemandes où furent faits de nombreux prisonniers. A repoussé plusieurs contre-attaques.

Capitaine CHARRY, 23^e d'artillerie : déjà remarqué par son sang-froid et sa ténacité au cours des différents combats auxquels il a pris part. Le 12 février, en batterie sur une position où la vieille artillerie ennemie lui avait tué huit chevaux et fait sauter deux avant-trains, environné de toutes parts d'obus de 150 millimètres dont les plus éloignés tombaient à 30 mètres de ses pièces, est resté constamment à son poste, donnant des ordres avec calme et décision, déterminant par son exemple ses subordonnés à conserver la confiance et le sang-froid indispensables à la bonne exécution des tirs.

Lieutenant de réserve MOING, 209^e d'infanterie : à l'attaque du 12 février, a donné vaillamment l'assaut à la tête de sa compagnie à deux tranchées dont il s'est emparé et qu'il s'est mis en devoir d'organiser et s'y est maintenu malgré l'explosion d'un fourneau de mine.

Capitaine de réserve BACHELLERY, 23^e d'artillerie, détaché à l'état-major du génie d'une armée : a conduit son chantier dans les tranchées de première ligne avec un zèle inlassable, dans des circonstances difficiles et souvent dangereuses, et est arrivé, après avoir percé plus de 200 mètres de galerie de mine, à placer sous la tranchée ennemie un fourneau dont les effets ont été l'un des facteurs principaux du succès de l'attaque du 16 février 1915.

Capitaine BRUGERE-DUPOY, 23^e d'artillerie : a donné, depuis le début de la campagne, le plus bel exemple de courage et de sang-froid, conservant toute sa maîtrise de tireur dans les circonstances les plus critiques, deux fois entré dans son observatoire par un obus de gros calibre. Grièvement blessé à la cuisse le 19 février 1915.

Capitaine BARTHE, génie, compagnie 7/13 : le 16 février, restant seul officier disponible à sa compagnie désignée pour marcher en tête de la colonne d'assaut, a lui-même formé et mis en place les détachements destinés aux multiples attaques. Blessé d'un éclat d'obus à la mâchoire, n'a pas interrompu son service un seul instant.

Capitaine de réserve VITTENET, adjoint au lieutenant-colonel commandant le génie du corps d'armée : n'a cessé de montrer depuis le début de la campagne, les plus belles qualités militaires, et s'est particulièrement distingué dans la préparation de l'attaque du 16 février. D'un zèle, d'un dévouement à toute épreuve, a maintes fois spontanément, modestement et dans le secret, de recueillir un renseignement utile aux opérations, exécuté toujours avec fruit les reconnaissances les plus périlleuses.

Capitaine RONCE, 83^e d'infanterie : officier de la territoriale qui depuis 3 mois bien tôt

qu'il est sur le front a fait preuve en toutes circonstances de beaucoup de courage, de bravoure et d'énergie; a toujours très bien conduit sa compagnie et s'est particulièrement fait remarquer le 17 février 1915 en coopérant à la prise d'un point d'appui qui était d'une urgente utilité pour la suite des opérations.

Capitaine RADEL, 2^e génie : ayant reçu l'ordre, le 16 février, de préparer sous un bombardement intense de l'ennemi, dans les défenses accessoires en avant de nos tranchées, les couloirs par où devait s'élancer la colonne d'assaut, a pris lui-même le commandement de l'équipe de sapeurs chargée de cette mission et a été grièvement blessé.

Lieutenant de réserve DESNOS, 57^e d'artillerie : d'un emplacement situé dans les sapes les plus avancées, a pendant plusieurs journées, réglé les tirs des batteries sur les défenses accessoires et sur les tranchées allemandes et observé les effets de ces tirs. Le 22 février, s'est porté sans souci du danger au sommet de la crête conquise pour reconnaître les dispositions de l'ennemi et a été blessé au moment où il terminait cette périlleuse reconnaissance.

MÉDAILLE MILITAIRE

Sont décorés de la médaille militaire :

Tirailleur MAMADOU NIANG, bataillon n° 1 de la colonne du Cameroun : quoique blessé à la jambe droite, a continué à tirer et a fait preuve de beaucoup d'énergie et de moral en encourageant les autres tirailleurs. Déjà blessé, en 1913, d'une balle au poignet droit.

Brigadier ESCOFFIER, 12^e dragons : a chargé avec la plus grande bravoure et a reçu plusieurs blessures.

Tirailleur BAKARY TOURE, bataillon n° 1 de la colonne du Cameroun : a donné à ses camarades de patrouille un bel exemple de courage et de ténacité en continuant à combattre quoique blessé de deux balles, dont une avait occasionné une blessure très grave.

Tirailleur KOUROUMANI, bataillon n° 1 de la colonne du Cameroun : blessé le 6 novembre, à Japoma, a été de nouveau blessé le 26 près d'Idea et a donné des preuves de courage et de sang-froid en priant ses camarades de ne s'occuper de lui qu'après le combat.

Sergent PITTILONI, rég. indigène du Gabon : blessé grièvement au cours du combat de Cocobeach (Cameroun), a eu le sang-froid de se porter en avant d'une centaine de mètres pour prévenir son chef de section qu'il y avait lieu de le remplacer dans son commandement.

Adjudant CATTIN, 6^e territorial d'infanterie : pendant le combat du 1^{er} octobre, a maintenu sa section pendant trois heures sous le feu de l'infanterie et de l'artillerie pour défendre un pont et ne s'est replié que sur l'ordre de son capitaine alors qu'il avait subi de fortes pertes.

Adjudant HAVIEZ, 6^e territorial d'infanterie : s'est particulièrement distingué pendant les combats du 24 septembre au 1^{er} octobre par son courage, notamment en effectuant une contre-attaque à la baïonnette pour protéger un mouvement de repli de sa compagnie.

Sergent MARÉCHAL, 6^e tirailleurs : blessé grièvement en faisant bravement son devoir, le 23 janvier, continuait à encourager ses hommes à tenir sous le feu violent de l'ennemi. A fait preuve du plus grand courage.

Soldat KHERFI NAFI BEN HANAFI, 5^e tirailleurs : blessé grièvement à son poste de combat, a fait bravement son devoir et montré beaucoup de courage. A dû être amputé.

Soldat CHATTI KADA BEN AMEUR, 6^e tirailleurs : brave soldat qui a fait preuve d'énergie et de courage au combat du 23 janvier : a été blessé grièvement.

Adjudant SOUBIE, 2^e bataillon de chasseurs : a porté avec décision et courage sa section à l'attaque des tranchées protégées par des réseaux de fils de fer et les a enlevées en faisant des prisonniers. A maintenu pendant quatre jours sa section sur une crête battue constamment par le tir de l'artillerie. A été blessé.

Maitre pointeur CHARPY, 5^e d'artillerie : était dans le service auxiliaire; s'est engagé le 2 août dans le service armé pour la durée

- de la guerre. Employé au service de l'artillerie des tranchées depuis l'organisation de ce service. Y a toujours montré dans les circonstances les plus dures et les plus périlleuses, une grande intelligence et un dévouement à toute épreuve. C'était toujours à lui qu'on avait recours pour les missions difficiles et dangereuses. Très grièvement blessé le 12 février, par une balle de shrapnell de gros calibre qui a traversé le poulmon.
- Soldat ROUSSEAU**, 66^e territorial d'infanterie : occupait pendant un bombardement un poste très exposé qu'il n'a quitté que sur l'ordre formel de son capitaine. A été très grièvement blessé.
- Sergent DENEL**, 8^e bataillon de chasseurs : a fait toute la campagne. Blessé, a tenu à reprendre son service, bien qu'incomplètement guéri. A montré beaucoup d'énergie au combat du 24 octobre où il a entraîné sa section en avant, montrant l'exemple de la bravoure la plus énergique. Atteint par les éclats d'un obus, renversé sur le sol et frappé d'une commotion cérébrale violente le 7 février, a repris son poste au bout de quelques heures seulement de soins avec le même allant et la même énergie, assurant la défense d'une position très difficile.
- Caporal FRANDON**, 94^e d'infanterie : le 10 février, a donné le plus bel exemple de courage, de dévouement et de sang-froid, luttant pied à pied contre l'ennemi qui envahissait sa tranchée, s'est battu toute la journée avec la plus grande énergie. Était affecté primitivement à la 14^e section de commis ouvriers d'administration ; a demandé à être incorporé dans un régiment d'infanterie sur le front. Affecté au 94^e le 24 novembre, a été nommé caporal le 4 janvier ; s'est toujours très bien conduit.
- Sergent LANIER**, 256^e d'infanterie : a conduit sa demi-section à l'attaque d'une position ennemie avec un courage et un entrain dignes des plus grands éloges. A maintenu cette demi-section sous un feu violent de mitrailleuses, de fusils et de grenades à main, bien qu'ayant la majorité de ses hommes hors de combat, de 10 heures du matin jusqu'à une heure avancée de la nuit, répondant par des coups de feu, aux sommations d'avoir à se rendre faites par un officier allemand.
- Sergent MEUNIER**, 256^e d'infanterie : s'est toujours distingué par son courage et son sang-froid au cours des missions périlleuses qui lui ont été confiées pendant la campagne. Le 14 février, étant chef d'une patrouille destinée à assurer la liaison avec des fractions lancées dans une tranchée allemande, s'est avancé résolument dans les lignes ennemies, malgré la violence du feu et ne s'est replié que sur le point d'être cerné.
- Maréchal des logis VESSIGAULT**, 18^e chasseurs : s'est acquitté avec un dévouement digne de tous éloges pendant deux jours et deux nuits, sans prendre un instant de repos, d'une mission de surveillance que la présence immédiate de l'ennemi et une fusillade constante rendaient particulièrement délicate. A eu un pied gelé par suite de son immobilité.
- Cavalier DEMANGE**, 18^e chasseurs : a donné une nouvelle preuve de son courage le 18 février, dans l'attaque d'une position en s'élançant en tête de son peloton à l'assaut des tranchées ennemies.
- Sergent DORAY**, 314^e d'infanterie : au cours d'assauts successifs a maintenu, pendant trois jours, sous un feu violent l'aile droite de sa compagnie et a réussi, malgré une résistance désespérée de l'ennemi, à faire avancer sa section jusque dans un boyau des retranchements ennemis. Est allé, à maintes reprises, lancer des grenades à main jusque dans les tranchées ennemies.
- Adjudant-chef LAURENDEAU**, 314^e d'infanterie : a conduit brillamment à l'attaque sa section contre des retranchements ennemis et a été glorieusement blessé en entraînant ses hommes.
- Soldat BOUVET**, 325^e d'infanterie : au contact immédiat des tranchées ennemies a lutté pendant trois jours à l'entrée d'un boyau en lançant des grenades. A contribué par son entrain à maintenir le moral de sa compagnie très éprouvée par le feu et les intempéries.
- Sergent BOUTIN**, 335^e d'infanterie : n'a cessé pendant trois jours de combat de donner à la compagnie l'exemple du plus beau courage, a été reconnaître jusqu'au réseau de fils de fer la ligne de défense allemande.
- Sergent GRILLET**, 277^e d'infanterie : a fait preuve de beaucoup de sang-froid et de beaucoup d'énergie dans la conduite de sa section dans les combats des 15 et 16 février ; blessé le 16 au soir, s'est fait panser et est revenu sur la ligne de feu.
- Soldat BLET**, 232^e d'infanterie : au combat du 14 février, parti courageusement pour porter un ordre de son commandant de compagnie, sur un parcours dangereux, où quatre de ses camarades, qui venaient de le tenter inutilement, étaient tombés sous ses yeux, reçut une première balle qui lui traversa le bras, continua néanmoins à courir et, lorsque une seconde l'atteignit au flanc et le jeta à terre, se releva et continua au pas, jusqu'à ce qu'une troisième, lui brisant la cuisse, l'eût arrêté.
- Caporal PAUX**, 222^e d'infanterie : a montré le plus grand courage, le 17 février, au cimetière d'un village où, sous la fusillade et un violent bombardement, il a continué à placer des fils de fer devant les tranchées jusqu'au moment où il fut grièvement blessé.
- Sergent REGNIER**, 232^e d'infanterie : brillante conduite au feu. Très grièvement blessé.
- Soldat DOUGADOS**, 277^e d'infanterie : brillante conduite au feu. Très grièvement blessé le 16 février. A dû être amputé de la cuisse. Avait reçu deux blessures au début de la campagne.
- Maréchaux des logis THOMIN, PEETERS et BAIN**, 6^e d'artillerie à pied : sous un feu très violent d'artillerie lourde ont continué à assurer le service de leur pièce et ont contribué à réduire le feu de l'artillerie ennemie.
- Caporal fourrier CONSTANT**, groupe cycliste d'une division de cavalerie : s'est fait remarquer par son entrain lors de l'attaque d'une position ennemie et blessé très gravement, a donné des marques d'un grand courage (amputé).
- Sergent fourrier CHAGNIOT**, groupe cycliste d'une division de cavalerie : a rempli depuis le début de la campagne les missions les plus périlleuses. Très grièvement blessé le 18 février ne songeait qu'à manifester sa joie d'avoir atteint et tué un soldat ennemi.
- Médecin auxiliaire CHEROUVRIER**, 36^e d'infanterie coloniale : blessé très grièvement le 18 février en donnant des soins aux blessés sous un feu violent d'artillerie, blessure entraînant l'amputation des deux jambes.
- Soldats JUCQUAUD et ARMARGER**, 36^e d'infanterie coloniale : le 13 février, ont donné à tous l'exemple d'une rare bravoure au feu.
- Caporal SCHREIBER**, 50^e d'infanterie : Alsacien, 27 campagnes dont 3 de guerre. Engagé pour la durée de la guerre. Blessé le 2 septembre, cité à l'ordre de l'armée le 17 janvier. Blessé au coude droit le 2 février et envoyé au poste de secours, fit demi-tour en entendant une attaque, pour rejoindre sa compagnie : « Si le bras droit ne marche pas, dit-il, je tirerai avec le gauche ». Ne retourna se faire soigner que sur l'ordre de son chef. Le 5 février fut au premier rang pour la contre-attaque.
- Caporal DINQUEL**, 150^e d'infanterie : a courageusement défendu pendant plusieurs heures un boyau de communication confié à sa garde. A mis hors de combat de sa main six Allemands qui cherchaient à y pénétrer, a attendu sans défaillance qu'on vint le délivrer.
- Soldat DIEBOLT**, 161^e d'infanterie : une bombe de minenwerfer étant tombée dans la tranchée, s'est bravement avancé, a ramassé l'engin pour le rejeter au-dessus du parapet afin d'épargner la vie de ses camarades, a eu la main droite arrachée et des plaies multiples aux membres inférieurs par l'explosion de la bombe. A fait l'admiration de tous par son sang-froid et sa bonne humeur pendant qu'on le soignait à l'ambulance.
- Sergent LABITTE**, 16^e bataillon de chasseurs : sous-officier des plus braves. S'est distingué, au cours de l'attaque du 17 février, en entraînant ses hommes dans les endroits les plus exposés de la ligne. Courageux et énergique, s'est déjà fait remarquer plusieurs fois à la tête de patrouilles nocturnes des plus périlleuses.
- Sergent LEROY**, 16^e bataillon de chasseurs : s'est porté de lui-même et seul, sans attendre ses chasseurs, devant un jet de bombes meurtrier et continu, pour boucher avec des sacs à terre un boyau qui aurait permis à l'ennemi de faire irruption dans nos tranchées.
- Sergent DAUDRUMEZ**, 16^e bataillon de chasseurs : est arrivé le premier avec quatre chasseurs sur l'emplacement d'une mitrailleuse allemande ; a, avec ses hommes, tué les deux servants qui mettaient en batterie et un officier présent qui le menaçait de son revolver. A, ensuite sans désespérer, poursuivi sa mission qui consistait à établir la liaison avec une colonne d'assaut qui opérait à la gauche de sa section.
- Sergent FORFER**, 16^e bataillon de chasseurs : pendant une attaque, n'a pas hésité à sortir des boyaux d'accès des tranchées et à s'établir à découvert à 80 mètres de l'ennemi qui tentait de contre-attaquer. A repoussé instantanément cette contre-attaque, perdant ses deux servants blessés et ayant sa mitrailleuse hors de service par une balle.
- Sergent HIOLET**, 151^e d'infanterie : brillante conduite à l'affaire du 17 février. Est arrivé un des premiers dans une tranchée allemande ; a réussi à s'emparer et à ramener dans nos lignes une mitrailleuse allemande complète malgré un feu violent de l'ennemi.
- Adjudant-chef THO**, 3^e bataillon d'infanterie légère d'Afrique : le 17 février, chef des éclaireurs volontaires de sa compagnie, s'est élancé à l'assaut des tranchées allemandes de première et de deuxième ligne. Le capitaine commandant le détachement ayant été blessé, a pris le commandement des groupes des 1^{re} et 2^e compagnies. A résisté opiniâtrement aux contre-attaques allemandes. Blessé lui-même n'a pas voulu quitter les tranchées conquises avant la relève de sa troupe.
- Adjudant CHAMBAUD**, 3^e bataillon d'infanterie légère d'Afrique : le 17 février, chef des éclaireurs volontaires de la 4^e compagnie, s'est élancé à l'assaut des tranchées allemandes de première et deuxième lignes. Le sous-lieutenant ayant été tué, a pris le commandement des groupes des 3^e et 4^e compagnies. A organisé défensivement le terrain conquis avec beaucoup d'intelligence et d'énergie. Le 18 février a fait preuve à nouveau des plus belles qualités militaires. A résisté opiniâtrement à toutes les contre-attaques ennemies.
- Sergent CONVERT**, 3^e bataillon d'infanterie légère d'Afrique : le 17 février, à la tête des éclaireurs volontaires de sa compagnie, s'est précipité sur les tranchées allemandes. A poursuivi l'assaut jusqu'à la deuxième ligne allemande. Blessé, a continué à exhorter ses hommes. A refusé de se laisser évacuer. Ne cesse de faire preuve depuis d'une vaillance et d'une cranerie superbes.
- Maréchal des logis BRICE**, 17^e chasseurs : depuis le début de la campagne, s'est distingué par son sang-froid et son courage dans plusieurs reconnaissances périlleuses, notamment au combat du 14 février où il s'est porté en avant sous un feu violent d'artillerie pour reconnaître les tranchées ennemies.
- Caporal ANTONINI**, 4^e génie : s'est précipité un des premiers dans l'entonnoir du 17 février. A commencé immédiatement son organisation et a contribué à repousser les contre-attaques ennemies en lançant pendant de longues heures des bombes sur l'ennemi avec le plus grand mépris du danger, sous un feu violent et sans écouter la fatigue. A émerveillé tous les officiers et la troupe par son entrain, son endurance et son courage.
- Adjudant TOULY**, 132^e d'infanterie : d'une énergie et d'un dévouement à toute épreuve ; a été grièvement blessé le 17 février en commandant une section de mitrailleuses.
- Sergents BURGUET, LEJAILLE**, sergent fourrier **ROBINET**, 106^e d'infanterie : ont été grièvement blessés en conduisant leur section à l'assaut d'un retranchement.
- Adjudant ARBOGAST**, 61^e d'infanterie : très belle conduite au combat du 21 septembre 1914. Commandait l'avant-garde dans la nuit du 23 au 24 septembre et fit preuve d'autorité et de sang-froid, en ce moment difficile. Blessé, ne fut relevé qu'au bout de deux jours. A été amputé.
- Sergent ROCHE**, 66^e d'infanterie : a entraîné ses hommes à la baïonnette avec une belle ardeur et est entré le premier dans la tranchée allemande au combat du 20 février.

Le Gérant : G. CALMÉS.

Imprimerie, 31, quai Voltaire, Paris 7^e.